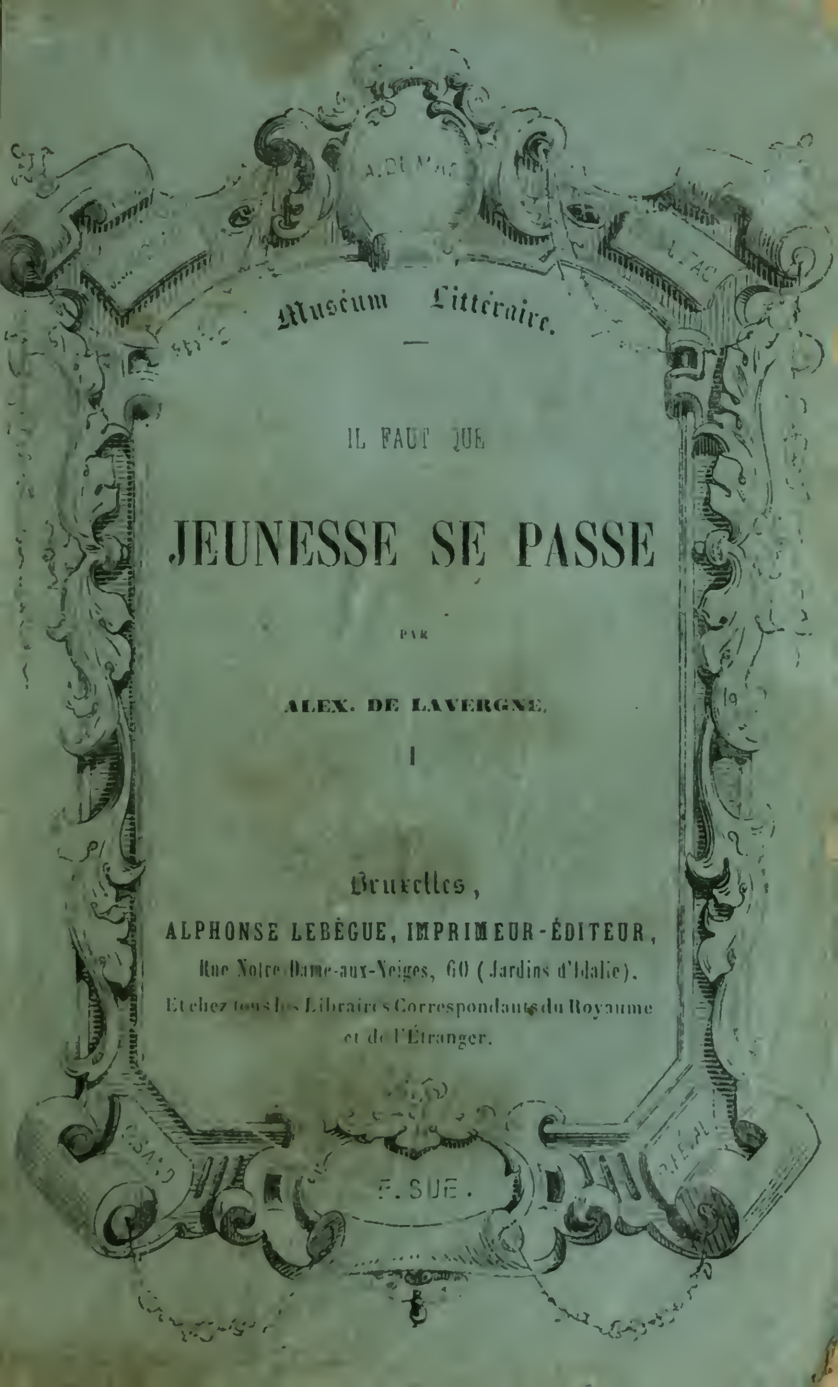


Muséum Littéraire.

IL FAUT QUE

JEUNESSE SE PASSE

PAR

ALEX. DE LAVERGNE.

I

Bruxelles,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60 (Jardins d'Idalie).

Et chez tous les Libraires Correspondants du Royaume et de l'Étranger.

IL FAUT QUE

JEUNESSE SE PASSE.

IL FAUT QUE

JEUNESSE SE PASSE

PAR

Alex. de Lavergne.

1



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

(Rue des Jardins d'Idalie, 1.)

1852

IL FAUT QUE
JEUNESSE SE PASSE.

I.

A travers toutes nos révolutions, il y a une chose qui survit et survivra toujours en France, à Paris surtout : c'est le plaisir. Tout s'écroule et se transforme... le plaisir seul, sur tous les abîmes à peine recouverts, sur toutes les ruines à peine déblayées, lance au galop ses débardeurs bariolés à travers les nuits étincelantes dont Musard est le dieu!... Le plaisir, dans les régions moins vulgaires, n'interrompt pas ses soupers fins. Il n'est pas d'émeute, si terrible qu'elle puisse être, qui empêche les dandies parisiens de se montrer au bois accompagnés de

lionnes... trop apprivoisées!..... Le torrent de la démocratie a beau couler périodiquement à pleins bords, le *sport* et le *turf* conservent leur clientèle attitrée, et il n'y a pas pour cela, peut-être, un cocher poudré de moins.

C'est en vertu de ces habitudes invétérées de notre nation insouciante que, par une assez belle matinée du printemps de 1851, un déjeuner splendide réunissait dans la principale auberge du village d'Antony un groupe de viveurs appartenant au monde le plus élégant. Le village d'Antony, situé à 13 kilomètres de Paris, sur la route d'Orléans, avait été choisi à cause du voisinage de la Croix de Berny; car c'était à un *steeple-chase* que se rendaient de concert les joyeux commensaux qui se préparaient aux émotions du *turf* par une dégustation préliminaire des meilleurs produits du magasin de Chevet. Quatre hommes et deux femmes étaient réunis au premier étage de l'auberge qui est, en même temps, relais de poste; il était aisé de voir au premier aspect qu'ils appartenaient à ce monde de plaisir dont la carte topographique a pour points principaux d'étapes l'Opéra, le café de Paris et la Maison dorée, offrant ensuite comme dépendances accidentelles les quelques buts de course ou de promenade que la mode a consacrés dans les environs de Paris.

Parmi les hommes, il en était deux qui paraissaient sérieux... Le premier était un homme d'une stature fort élevée, mais d'une maigreur hyperbolique et à qui sa blonde moustache, retombant perpendiculairement des

deux côtés du menton, donnait déjà un caractère marqué d'étrangeté; il était facile de reconnaître à sa physionomie exotiquement placide, à son teint blanc et mat, à l'œil bleu des races septentrionales, à une certaine gravité qui semblait tenir à la fois de l'étiquette et de la discipline, qu'il n'appartenait pas à notre nerveuse et impressionnable nation ; c'était en effet un boyard d'une des premières familles de Russie, et qui, après de glorieux services dans la guerre du Caucase, avait obtenu (comme récompense de l'empereur) de venir vivre en France, dans le but de s'y amuser.

Il tremblait sans cesse que la faveur ou la défiance de son souverain ne le rappelât dans sa patrie; mais comme les quadrupèdes apprivoisés par des bateleurs et qui, échappés à leurs chaînes, gardent encore les habitudes de leur captivité, le prince Ratanoff avait conservé dans son attitude un décorum moscovite imperturbable ; son vêtement était encore boutonné juste et le sanglait impitoyablement comme si l'œil inquisitif d'un supérieur eût pu encore lui demander compte de l'étreinte trop lâche d'une agrafe de son uniforme; il s'amusait en France comme d'autres y auraient péri d'ennui!... et une surdité assez prononcée ajoutait encore à l'isolement où semblaient le maintenir ses instincts nationaux, jusque dans le joyeux milieu où il se trouvait.

Quant au second personnage, il était évident que de cruelles épreuves ou de tristes réflexions avaient pris plus

de part à son silence morose que les tendances naturelles de son caractère; c'était un jeune homme d'environ vingt-huit ans, de moyenne stature, les cheveux d'un blond châtain, le visage d'une coupe régulière, d'une expression nativement élevée; sa taille fine et élégante avait emprunté une apparence plus svelte encore à un amaigrissement accidentel ou à des préoccupations dévorantes ; un sillon tracé sous chacun de ses yeux dont une teinte rougeâtre altérait légèrement la beauté, attestait ces fatigues d'une lutte intérieure, cet épuisement d'une nature énergique qui se consume elle-même dans de stériles anxiétés, dans de décevantes aspirations.

Il ne fallait pas aller loin pour découvrir la cause des tourments du jeune homme; en face de lui était assise une de ces femmes dont le seul aspect décèle la faculté magique d'une sorte de *jettatura*. C'était une jeune femme d'une beauté éclatante, et à laquelle une luxuriante chevelure, d'un blond fauve et doré, ajoutait encore comme un appoint de singularité; elle était pâle, mais d'une pâleur vivante et accentuée, pâleur originelle qui ne sentait ni la tristesse, fardeau inutile qu'elle jetait avec dédain sur sa route; ni la fatigue étrangère à cette organisation inflexible sous une apparence malléable, résistance sous des formes souples; organisation, non de fer, mais d'acier! Son regard avait un caractère à la fois plein de langueur et de vivacité, dont l'expression provocatrice était irrésistible... Sa taille, gracieusement cambrée, semblait

appeler un bras pour l'enlacer, en même temps que la prestesse de ses ondulations semblait annoncer qu'on la verrait se dégager rapidement de cette étreinte! En un mot, l'expression générale de cette individualité étrangement captatrice semblait résumer à la fois les charmes de l'espoir le plus enivrant et les difficultés de la lutte la plus attrayante.

A côté de cette nature resplendissante disparaissait complétement l'autre femme qui se trouvait à la même table; beauté d'un type vulgaire, jolie mais sans expression, bien faite mais sans grâce, une véritable poupée quant au physique; au moral, espèce de courtisane-ménagère, de viveuse pot-au-feu, préférant des meubles à un équipage, parce que les meubles ne mangent pas; qui s'était fait, dit-on, du produit de ses premiers billets doux, un livret à la caisse d'épargne, et qui, maintenant, plaçait l'amour et le plaisir sur le grand-livre... s'amusant sans entrain, mais avec soumission; sous ce rapport, elle ne dérangeait pas les habitudes de la vie du prince russe avec qui elle paraissait avoir passé un bail implicite pour une association de plaisirs tranquilles et de folies flegmatiques.

Quant aux deux autres personnages masculins qui complétaient le personnel du déjeuner, l'un et l'autre étaient d'un âge mûr... âge que l'on pourrait appeler tout au plus, dans un parti pris de politesse, une jeunesse de la Saint-Martin : l'un avait le front chauve et tournait à

l'obésité que rendait plus sensible encore une taille peu élevée... L'autre, grand, mince, assez distingué de manières, la boutonnière ornée d'un ruban bariolé, se recommandait par une chevelure ondoyante qu'une dizaine de lustres bien comptés argentaient des plus chatoyants reflets.

Le premier, qui répondait au nom du docteur Hector Godard, était un médecin de l'Opéra, sorte d'Hippocrate mondain qui faisait prendre dans sa vie le pas au plaisir sur la science. Ses visites, quand le sujet était une jolie femme, passaient pour avoir une destination ambiguë, et l'entrave d'une consultation ne tombait jamais pour lui à l'heure d'un souper fin ou d'une partie joyeuse.

Quant au second, c'était un ancien diplomate, M. le baron Gédéon de Pontauriol, qui, après avoir représenté la France auprès de plusieurs cours de l'Allemagne, s'était aperçu qu'il n'y avait en ce monde qu'une chose sérieuse, la danse : il finit, un beau matin, par ne plus comprendre comment il avait pu s'occuper si longtemps de l'équilibre européen, quand celui des premiers sujets était souvent si peu satisfaisant; le destin des empires n'était plus rien pour lui auprès des éventualités de l'art chorégraphique, et les révolutions successives, la France menacée d'être engloutie ou abâtardie, le touchaient moins douloureusement que la décadence possible des ronds de jambe : il s'était pris enfin d'un tel amour pour sa nouvelle spécialité, qu'il était devenu un maître de ballets honoraire, une

sorte de régisseur adjoint; c'était le gardien académique des traditions de l'art des Vestris et des Albert, le contrôleur minutieux et inexorable des négligences et des inexactitudes du corps pirouettant.

Logé en face du théâtre, il y passait littéralement sa vie, et, s'il s'en éloignait, c'était encore pour l'Opéra et avec l'Opéra. Inutile de dire, dès lors, que les femmes assises à table appartenaient à l'illustrissime académie dans laquelle le diplomate était venu prendre sa retraite. Florentine Chevillard et Fernande Corniquet faisaient partie du corps de ballet, en qualité de coryphées.

— Allons, Tristan, mon cher ami, dit le médecin épicurien au plus jeune des convives, déridez-vous donc un peu; vous faites venir tout exprès à Antony un excellent déjeuner de chez Chevet, et vous ne fournissez pas la gaieté!... Vous faites économie d'esprit! Je sais, il est vrai, continua-t-il en regardant la sirène placée en face de Tristan, qu'en fait d'esprit, vous avez éprouvé une grosse perte, et quand on voit certains yeux, il ne faut pas s'en étonner.

— Moins de compliments, mon cher Godard, répondit vivement Florentine, qu'on venait ainsi de mettre en cause; on m'avait souvent parlé du pouvoir de mes yeux, mais je ne savais pas que ce pouvoir allât jusqu'à changer les hommes en bêtes.

— Qu'importe, reprit l'Hippocrate, si, après en avoir fait des bêtes, vous en faites ensuite des dieux? A ce

compte, je m'inscris d'avance pour une place dans votre ménagerie... si Jupiter veut bien le permettre, ajouta-t-il, en se tournant du côté de Tristan.

Et comme ce dernier gardait le silence :

— Jupiter consent, dit Godard.

— Mais Junon ne veut pas, répondit Florentine ; et toute triomphante de son érudition mythologique, elle s'écria, en frappant du manche de son couteau la main du docteur : Hector, à bas les pattes!

Cette saillie excita parmi les convives une hilarité à laquelle Tristan lui-même essaya de prendre part; mais ce fut du bout des lèvres.

— Ah çà! dit le baron, il me semblait que nous étions venus ici pour nous amuser, et ce pauvre Tristan est gai comme l'enterrement de *Giselle*. Qu'est-ce que cela signifie?

— Que voulez-vous? fit Florentine, monsieur en est sans doute aux regrets de s'être réconcilié avec moi après une rupture qui n'a pas duré moins de quinze jours et qui m'a fait tant de mal.

— Ah! Florentine, s'écria le jeune homme, en étreignant amoureusement la main de sa compagne, tu ne le crois pas, tu ne peux pas le croire... Mes bons amis, je vous demande pardon d'une préoccupation bien involontaire. Qui me verse à boire? Est-ce toi, Florentine? Messieurs, je bois à ma réconciliation avec la plus charmante des maitresses. Faites-moi tous raison!

— A la bonne heure!... Bravo, Tristan! s'écria-t-on de toutes parts, nous te reconnaissons enfin.

En même temps, six bras se tendirent en avant, et six verres pleins d'un délicieux vin de Tokai furent absorbés d'un trait.

— Messieurs, dit Florentine, en faisant remplir de nouveau les verres, nous sommes tous des ingrats, nous avons oublié le généreux bienfaiteur qui nous a apporté ce vin de sa cave. Je propose un toast, ajouta-t-elle en se levant et en se tournant vers le boyard.

— Au prince Ratanoff, protecteur de la confédération des rats!...

Le toast fut répété en chœur, et cette fois il fallut attaquer une nouvelle bouteille de vin de Tokai. Aussi bien, on eût pu remarquer que, soit habitude, soit dessein de s'étourdir, l'amant de Florentine se versait incessamment de doubles rasades.

Le prince Ratanoff salua militairement avec une reconnaissance grave, et répondit en homme qui a l'oreille dure :

— Chère, vous me complimentez sur ma guerre du Caucase ; vous êtes bien bonne de songer encore à cela aujourd'hui. Oh! comme on est poli en France!

Un éclat de rire ne put être réprimé ; Gédéon se hâta d'interrompre.

— J'applaudis de tout mon cœur, fit-il, au toast qui vient d'être porté; mais ne multiplions pas trop ces liba-

tions, si bien intentionnées qu'elles soient... Songez que, pour la première fois, ce soir, Florentine, vous dansez *un écho* dans la *Sylphide*.

— A dix heures et demie... j'ai bien le temps, repartit nonchalamment Florentine.

— C'est que vous êtes toujours en retard, reprit impitoyablement Gédéon. Tenez, l'autre jour, dans la *Favorite*, vous êtes entrée en scène sans rouge! L'avant-dernière fois, en hussard, dans *Paquita*, vous aviez gardé un corset qui vous déformait.

— Au diable, mon cher baron, reprit Florentine, vous êtes par trop régisseur; ne me mettez pas, d'avance, à l'amende de ma gaieté!... laissez-moi oublier un peu les directeurs et les amoureux boudeurs!.... toute espèce de tyrans!... Je veux être coquette aujourd'hui... je veux séduire le prince Ratanoff, n'en déplaise à Fernande... mais ça fait toujours plaisir de voler une amie... Je veux séduire le docteur Hector Godard, ce qui sera plus facile encore, car c'est déjà fait; et, si vous dites un mot de plus, baron, je vous séduirai vous-même... Ce sera votre première infidélité à l'affiche ou au tableau des répétitions..... et l'on mettra sur votre tombe : « Ci gît le baron Gédéon de Pontauriol! il fut longtemps vertueux, mais un jour!... jour déplorable!..... il put préférer une jolie femme au règlement! » Messieurs, encore un verre de tokai à la mémoire du baron Gédéon de Pontauriol.

Et elle accompagna ce toast provocateur de mines si séduisantes, de si irrésistibles œillades, que le mouvement d'attraction fut général; le boyard lui-même sembla perdre un instant son impassibilité hyperboréale, et fidèle à son refrain, il s'écria, comme s'il eût prononcé la réponse de quelque litanie :

— Oh! comme on est gai en France!

Un sourire se dessina enfin sur les lèvres du Tristan, dont la raison commençait, du reste, à chanceler sous les nombreuses rasades du tokai ou du johannisberg, ingurgitées avec une ardeur presque fiévreuse.

Florentine continua :

— Oui, décidément, ce soir, je veux, dans la *Sylphide*, faire tourner toutes les têtes de l'avant-scène, en commençant par l'orchestre... Il y a une chose qui manque à mon succès dans le ballet : c'est que personne ne s'est tué encore à mon intention!... Il faut pourtant qu'on puisse dire, un jour, en regardant l'affiche : « C'est Florentine qui danse!... Une bien bonne danseuse! Il y a un tel qu'elle a fait mourir. »

— Vous avez envie de faire courir, reprit le prince, qui avait prêté l'oreille avec un soin inaccoutumé; c'est ce que je voulais faire aussi... Mais je ne m'y suis pas pris à temps!... Saint-Marcelin m'a enlevé le cheval que je voulais acheter... Un excellent coureur, qui a remporté un prix, l'an passé, aux courses de Chantilly... Je ne me souviens plus de son nom; c'est un nom anglais, bien que

le cheval soit français... Oh! l'on est si poli en France!

— C'est Bob! s'écria Florentine; j'espère bien qu'il ne gagnera pas... Je suis déjà engagée pour trois mille francs contre lui.

— Vous voulez tenir trois mille francs avec moi? reprit le prince. Oh! j'accepte la gageure, car je crois aux chevaux français qui portent des noms anglais.

— A la bonne heure, dit Florentine, je n'y songeais pas; mais c'est égal, touchez là, sublime boyard, vous êtes le prince des sourds!

— Est-ce bête de risquer comme cela des billets de mille francs! murmura la coryphée économe assise à côté de Florentine.

— Comment donc, fit sardoniquement le docteur Godard, trois mille francs d'un côté, trois mille francs de l'autre, c'est une bagatelle... Quatre années d'appointements; la belle affaire!...

Puis, se penchant vers le baron, il ajouta tout bas :

— Florentine exploite déjà la réconciliation; si elle gagne, elle gardera pour elle les roubles moscovites et l'argent de France; si elle perd, elle enverra à la caisse : c'est toujours monsieur qui paye. Voyez! monsieur n'a seulement pas l'air de s'en apercevoir, car il est déjà gris comme un Polonais.

— Pauvre Tristan! murmura Gédéon, vraiment il me fait de la peine! Aussi, que diable allait-il faire dans cette galère? Une femme qui en est déjà à sa troisième for-

tune, à vingt-trois ans... Je suis sûr qu'elle a fait dépenser encore plus d'argent que la petite Alice, la coryphée qui paye le plus d'amendes pour les absences!...

— Si cela continue, repartit Godard de même, elle en sera bientôt à la quatrième... Tristan a déjà mangé toute la fortune que lui avait laissée son père... il ne lui reste plus que le bien de sa mère, qui a bien voulu répondre pour lui le mois passé; sans cela, il serait à Clichy.

— Qu'avez-vous donc à chuchoter? fit impitoyablement Florentine, qui se défiait de tout; savez-vous, messieurs, que vous n'êtes pas gais!... Au fait, il manque quelque chose à notre déjeuner pour qu'on s'amuse.

— Vous trouvez, repartit Godard, la bouche pleine... moi je m'amuse toujours à déjeuner.

— Si fait... il manque... quelque chose... parmi les convives... il manque des caricatures... Ah! vous allez peut-être réclamer, ajouta-t-elle avec un accent narquois; mais je ne suis pas satisfaite de ce que vous pouvez m'offrir.

En ce moment on entendit les grelots des chevaux, et le pavé s'ébranla sous les roues d'une diligence.

—Tiens! une diligence... s'écria Florentine, il y a encore des gens qui vont en diligence, et moi qui parlais de caricatures!

— Madame est servie! cria comiquement le docteur Godard, qui s'était élancé à une fenêtre.

La lourde voiture s'arrêta, et l'on entendit le conducteur crier d'une voix enrouée :

— MM. les voyageurs ont une petite demi-heure... On envoie chercher le charron pour raccommoder une roue.

— Tiens! reprit Florentine, je ne savais pas être si bien avec le hasard... Cette halte ne va nous laisser que l'embarras du choix pour ce que je désirais.

— Il faut vous dépêcher, fit Godard, toujours à la fenêtre, le verre à la main; c'est la caravane du Caire au grand complet, et j'aperçois même des chameaux; tous les voyageurs descendent, hommes et femmes; ils vont admirer la cathédrale... Ça doit être quelque chose de très-remarquable... à Antony!

— Ah bah! répondit Florentine, en rejoignant Godard à la fenêtre, il reste quelqu'un dans l'intérieur... une jeune fille, je crois...

— Ne la faites pas monter! s'écria Godard, elle paraît fort jolie...

— Mon cher, repartit Florentine, est-ce que vous croyez que j'ai peur? mais regardez-moi donc!

— Pardon, balbutia le docteur, j'oubliais que vous êtes habituée à vaincre partout et toujours.

— A la bonne heure, reprit la danseuse; et pour que vous n'en doutiez plus, je veux que ce soit Tristan lui-même qui aille chercher cette jeune fille que vous trouvez si jolie; cela le réveillera, car je ne lui ai jamais vu le vin si triste et si endormi qu'aujourd'hui.

En même temps, faisant appel à ses souvenirs de ré-

pertoire, la folle jeune femme entonna d'une voix sonore la célèbre évocation du troisième acte de *Robert le Diable*, tout en battant la mesure sur l'épaule de Tristan :

« *Nonnes qui reposez sous cette froide pierre, réveillez-vous!...*

En proie à tous les symptômes précurseurs de l'ivresse, Tristan tressaillit comme s'il eût été frappé par un choc électrique, et il se leva machinalement en tendant son verre vide. Le prince Ratanoff s'arma aussitôt du flacon de tokai, et remplit le verre en s'écriant gravement : Comme on boit bien en France!

— Or çà, dit Florentine, mon cher Tristan, vous êtes notre ambassadeur, entendez-vous, auprès de la jeune donzelle; vous allez lui offrir, en notre nom, la coupe de l'hospitalité, et vous nous l'amènerez ensuite ici; c'est chose convenue, vous le promettez et jurez.

— Je le jure! répondit Tristan d'une voix avinée.

— Bravo! dit Florentine; et, quant à nous, maintenant, en danse! en danse!... c'est le baron Gédéon de Pontauriol qui fera l'orchestre... Docteur, donnez-moi la main, vous êtes mon cavalier.

A peine elle avait prononcé ces derniers mots, que, chantant elle-même la ritournelle du ballet des nonnes de *Robert le Diable*, elle saisit la main du docteur et se mit à danser avec un entrain qu'elle n'avait jamais montré certainement sur les planches de l'Opéra. Cédant à

la contagion de l'exemple, combinée avec l'influence d'un déjeuner auquel, ainsi qu'on l'a vu, les libations n'avaient point manqué, les autres personnages ne tardèrent pas à s'engager dans une farandole des plus excentriques, dénoûment obligé de toutes les réunions de ce genre.

Voyons ce que faisait pendant ce temps-là l'ambassadeur de Florentine Chevillard. En sortant de l'auberge, il s'était dirigé en chancelant vers la diligence, ayant toujours à la main son verre plein de vin de Tokai. Une seule personne était restée, en effet, dans l'intérieur du lourd véhicule, dont la portière, ouverte, laissait voir complétement la voyageuse.

C'était une jeune fille d'environ dix-huit à dix-neuf ans et d'une physionomie charmante, en même temps que merveilleusement prise dans sa taille dont les contours se laissaient deviner en dépit même d'une robe fort simple et assez mal façonnée par quelque couturière de village.

Elle avait ôté son chapeau, et le soleil illuminait amoureusement ce visage de l'ovale le plus pur et délicatement vermeil, où resplendissait la santé du corps, tandis que, sous de longs cils noirs, dans deux beaux yeux limpides et remplis d'une douce rêverie, brillait l'honnêteté, cette santé de l'âme.

Mais Tristan, sous l'influence des nombreuses rasades auxquelles il venait de se livrer, n'avait plus la perception

assez nette pour apprécier la véritable signification de cette ravissante physionomie, qu'il n'apercevait, il faut bien le dire, qu'à travers un nuage; aussi, sans autre préambule, posant sa botte vernie sur le marchepied, il présenta à la voyageuse le verre qu'il tenait à la main, en s'écriant du ton le plus familièrement aviné :

— Ma belle enfant, voulez-vous me faire le plaisir d'accepter ce verre de vin de Tokai et de me suivre?

La jeune fille resta quelque temps frappée d'une muette stupeur à cette brusque interpellation adressée par un élégant cavalier dont la distinction survivait encore à sa dégradation passagère... Un travail sembla se faire dans la pensée de la jolie voyageuse; toutefois, candide et confiante comme elle l'était, elle s'arrêta bien vite à cette conjecture que c'était là, peut-être, quelque excentricité hospitalière, quelque symptôme usuel du sans-façon de la libéralité parisienne.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle enfin... je n'ai pas soif...

Tristan, oubliant déjà l'engagement qu'il avait contracté, allait se retirer sans doute comme il était venu, lorsqu'un éclat de rire lui fit retourner la tête... C'était Florentine à la fenêtre, ayant à ses côtés le docteur Hector Godard. J'espère, dit la danseuse, que voilà un ambassadeur respectueux, s'il n'est point persuasif!... Dites donc, mon cher, ajouta-t-elle en se penchant sur l'appui du balcon, je vous trouve trop hardi!... vous n'y metiez

pas assez de ménagements... Attendez... je vais vous jeter vos gants par la fenêtre.

Tristan, piqué de cette apostrophe, se retourna vers la jeune fille.

— Il se peut que vous n'ayez pas soif, dit-il, ma toute belle... alors, c'est à moi de boire à votre santé.

En parlant ainsi, il porta à ses lèvres le verre qu'il tenait à la main, et l'épuisa d'un trait, comme s'il eût éprouvé le besoin d'égarer encore plus sa raison déjà troublée; puis, jetant au loin son verre, qui alla se briser sur le pavé, il poursuivit avec une animation fiévreuse et toujours croissante :

— Ah çà! mon ange, c'est l'heure de votre déjeuner, et voudrez-vous bien utiliser en notre faveur le temps de cette halte; il y a là-haut une table bien servie et de gais compagnons! Venez, venez, l'on vous attend.

— Vous êtes bien bon, monsieur, mais je ne quitte pas la voiture, reprit d'un ton ferme la jeune fille, qui, malgré son inexpérience, avait pu interpréter les encouragements donnés par la danseuse, et commençait à apercevoir le péril qui la menaçait.

Tristan, de son côté, se prit à regarder la jolie voyageuse, et, cédant à la double exaltation de l'ivresse et d'un instinct purement sensuel, il s'élança dans l'intérieur de la diligence, et saisissant les mains de la jeune fille, qui cherchait en vain à se dégager :

— Allons donc, pas de résistance, la belle, fit-il; on ne

voyage pas ainsi seule, quand on veut être cruelle!... et l'on ne passe pas si près de nous sans payer le passage.

Et joignant la brutalité de l'action à la trivialité de cette provocation, Tristan étreignit la jeune fille et l'embrassa bruyamment.

Un éclat de rire et des bravos ironiques, partis de la fenêtre, accompagnèrent cet exploit.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis un grand cri retentit dans l'intérieur de la diligence.

En même temps, la jeune fille s'élança en dehors de la portière, poursuivie par son insolent agresseur. Son visage si calme et si vermeil était devenu d'une pâleur effrayante... Ce n'était plus l'effroi, si tant est que l'effroi eût trouvé place un seul instant dans son âme, c'était la colère qui s'emparait de tout son être, la colère surexcitée par le sentiment le plus vif et le plus profond peut-être chez une jeune fille : celui de la chasteté outragée.

— En vérité, monsieur, balbutia-t-elle d'une voix strangulée, il faut que vous pensiez que je suis seule, pour avoir osé commettre cette lâcheté!

Sous l'impression de ce dernier mot, Tristan se redressa, et il sembla que sa raison allait lui revenir, mais ce ne fut qu'un éclair.

— Vous n'êtes pas seule? Ah! tant mieux, s'écria le jeune homme, obéissant à cet instinct querelleur, accompagnement ordinaire de l'ivresse; vous n'êtes pas seule, eh bien! nous aurons un plat de plus au dessert, les

oreilles du commis voyageur qui vous sert de chevalier. Où est-il? je veux...

Il n'acheva pas. Un homme était devant lui, un petit vieillard au teint hâlé, vêtu d'un costume ecclésiastique, et dont le large tricorne encore consacré par l'usage et par les règlements épiscopaux, dans quelques diocèses de l'ouest de la France, ne cachait pas entièrement le visage vénérable et les longs cheveux blancs.

— Monsieur, dit le prêtre, d'une voix sévère, mais parfaitement calme, je crois que s'il vous reste encore quelque bon sentiment dans l'âme, vous aurez un cruel remords de vous être ainsi mépris sur la personne que vous insultez. Cette jeune fille est ma nièce.

En parlant ainsi, le vieillard avait ouvert ses bras à la jeune fille, qui était venue y cacher sa honte et ses larmes.

Les yeux hagards, la bouche béante, comme si un spectre venait de se dresser devant lui, Tristan essaya d'articuler quelques mots; mais devant le regard à la fois placide et inexorable du prêtre, la parole expira dans sa bouche, et il rentra dans l'auberge en chancelant.

Quelques instants après, et sans que cet incident eût heureusement d'autres suites, on entendit toutes les portières de la diligence se refermer; le postillon fit claquer son fouet, et le lourd véhicule, s'ébranlant de nouveau, continua sa route dans la direction de Paris.

— Eh bien! mon cher, dit Florentine à Tristan quand il reparut, vous n'avez pas eu de succès?

— Qu'en savez-vous? répondit le jeune homme en éclatant de rire.

Puis, avec une sorte de rage instinctive, il prit un verre, et, le remplissant jusqu'au bord, il acheva de laisser dans cette rasade le peu de raison qui lui restait.

A ce moment le prince russe, tirant sa montre, fit observer que l'heure du *steeple-chase* approchait et qu'on avait à peine le temps de remonter en voiture; il annonça qu'il allait faire atteler.

— N'allons pas nous attarder, dit Florentine; vous savez que je parie? ajouta-t-elle en se tournant vers Tristan.

Et comme le personnage auquel elle s'adressait continuait de garder un silence obstiné :

— Ah çà! mon cher, ajouta-t-elle en jetant négligemment sur ses épaules un magnifique cachemire, et du ton le plus dédaigneux, est-ce que, par hasard, vous seriez tombé subitement amoureux de... cette... petite?

— Cette petite?... murmura Tristan avec l'hébétement que produit l'ivresse; que voulez-vous dire?

— Eh! oui, la nièce du curé de la diligence.

— Ah! s'écria le jeune homme d'une voix saccadée et en passant sa main sur son front, comme s'il cherchait à évoquer le souvenir d'un rêve; en effet, tout à l'heure... une femme était dans mes bras... puis j'ai vu un prêtre... Cette femme, qui était-elle? Était-elle jeune? était-elle belle? L'avez-vous vue? Du diable s'il m'en souvient à

moi! D'ailleurs, ajouta-t-il fiévreusement, en attirant sa compagne sur son sein et en la pressant entre ses bras, est-ce qu'il existe au monde d'autre femme que ma Florentine?

— Comme c'est poli pour les autres! murmura Fernande.

— Pauvre Tristan! dit le docteur Godard, il n'est pas moins ivre de vin que d'amour... c'est complet.

— Allons, reprit Florentine en riant, me voilà rassurée; seulement, continua-t-elle à voix basse, tu me promets, mon Tristan, de me consacrer toute cette journée! nous souperons ensemble. Tu viendras me chercher après le ballet. Je danse ce soir dans la *Sylphide*.

— Ce soir!... dit Tristan qui se troubla et parut retrouver devant cette exigence une lueur de raison à la pensée d'un grand obstacle... Ce soir!... non, ne m'attendez pas, Florentine, je ne serai pas libre.

— Ah! je devine enfin, fit la jeune femme dont le front se plissa singulièrement... Eh bien! écoutez, Tristan... pour vous reprendre, il n'est sorte de bassesses, d'obsessions, de persécutions auxquelles je n'aie eu recours!... Sachez bien une chose... si ce soir je ne vous revois pas, épargnez-vous de revenir demain... tout est fini!

Tristan, à cette déclaration explicite, demeura muet; mais, en proie à une terrible agitation intérieure, hésitant entre sa passion insensée qui l'avait déjà ramené aux pieds de cette sirène et un besoin de violence et d'esclandre...

— Si cette liaison pouvait se rompre! dit Gédéon bas à Godard... Tant que Florentine sera ainsi à Tristan, elle n'aura jamais que des pointes déplorables.

— La liaison ne se rompra pas, repartit Godard, en haussant les épaules.

— Vous ne répondez pas, continua Florentine, en fixant sur Tristan un regard, non plus de lionne, mais bien plutôt de tigresse; soit! Eh bien! baron, dit-elle, en se tournant vers Gédéon, vous pourrez dire que je ne danse pas ce soir... j'aurai peut-être un meilleur moyen d'employer ma soirée!... ajouta-t-elle avec un accent effrayant de calme et de résolution.

— Comment! vous ne danserez pas, dit le baron avec un cri d'épouvante... mais, ce soir, notre deuxième acte est perdu!... Il n'y a que vous et la petite Trigant pour le deuxième écho du pas de cinq... Trigant est malade, et, si vous ne venez pas, ce sera dansé comme aux Funambules; nous sommes déshonorés!... Tristan, dit-il vivement, il faut que vous veniez ce soir à la fin du ballet.

Tristan répondit par quelques mots à voix basse.

— N'importe, répondit Gédéon, également à voix basse, j'irai avec vous... et je vous excuserai. Je vous le ramènerai ce soir, ajouta-t-il en revenant vers Florentine... vous pourrez danser tranquille.

— J'étais bien sûr qu'en tout état de choses cela ne pouvait pas finir autrement, dit Godard bas à Gédéon. Le cœur de Tristan est trop pris, et sa fortune ne l'est pas

encore assez, puisqu'il lui reste le bien de sa mère...

— Mesdames et messieurs, s'écria le prince Ratanoff, qui faisait en ce moment sa rentrée, les chevaux sont attelés. Partons bien vite pour le *steeple-chase*, car il est tard. — Oh ! comme le temps passe vite en France!

II.

Neuf heures viennent de sonner à l'horloge de Saint-Thomas-d'Aquin. Dans un salon d'un des hôtels de la rue de Varennes, dont les fenêtres, ouvertes sur un grand jardin, laissent pénétrer dans l'appartement les suaves senteurs des premier lilas, trois personnes, deux femmes et un homme, se trouvent réunies autour d'un guéridon, meuble large et massif, dont la structure et l'ornementation rappellent, ainsi que tout le mobilier du salon, le style lourd et sévère du temps de l'Empire ; une lampe, posée sur le guéridon, inonde de lumière les trois personnages qui viennent d'être indiqués, pendant que tout le reste du salon demeure plongé dans la pénombre.

A la lueur de cette lampe, les yeux se fixent tout d'abord sur une femme d'un âge mûr, cinquante-deux à cinquante-quatre ans environ, vêtue avec recherche, mais en même temps avec beaucoup de goût, et remarquable, d'ailleurs, par la riche parure de diamants qui étincel-

cellent sur ses bras, sur son cou et à ses oreilles. Les années et les maladies n'ont pu enlever à cette femme tous les vestiges d'une beauté jadis souveraine, vestiges encore empreints sur ses traits amaigris, mais fins et délicats; son visage, plein de grâce et de noblesse, est encadré par deux grappes de cheveux blancs qui rappellent sous leur neige la magnifique chevelure blonde que jadis on admirait en elle. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mais mince et bien prise, avec sa physionomie pleine de douceur et de mélancolie, la marquise de Morvilliers, tel est le nom de la femme dont nous esquissons le portrait, apparaît, au premier aspect, comme un de ces types de haute race dont, plus que toute autre peut-être, la noblesse de France offre tant d'exemples.

A côté de la marquise et dans un fauteuil placé tout près du sien, se tient un personnage en costume ecclésiastique; un petit vieillard sec, nerveux, le teint hâlé par le soleil, le front austère, mais le regard plein de bonté. C'est le vénérable curé du bourg de ***, sur les limites du département de la Vendée, avec lequel le lecteur a déjà fait un commencement de connaissance.

De l'autre côté du fauteuil de la marquise et sur une chaise, on voit une charmante jeune fille à la taille élancée, les joues fraîches et rosées comme on n'en rencontre guère qu'à la campagne : une tête rayonnante d'intelligence avec une ombre de rêverie, des yeux limpides qui laissent voir comme un pur cristal toute la

pureté d'une âme sur laquelle les passions n'ont encore aucune prise ; ses cheveux châtains, coiffés en bandeaux légèrement bouffants sur les tempes, encadrent harmonieusement un front peu élevé qui rappelle à la mémoire charmée les plus beaux types de la statuaire antique ; son teint a toute la douceur qui caractérise les blondes et tout l'éclat qui est le principal attribut des brunes.

Vêtue d'une simple robe de soie de couleur sombre à corsage montant, qui dessine à la fois amoureusement et chastement les plus charmants contours, cette jeune fille présente, à tous les titres du monde, un contraste frappant avec la noble douairière auprès de laquelle elle est assise : c'est le printemps auprès de l'hiver ; c'est l'humble et fraîche violette au parfum si doux et si enivrant, épanouie au pied de l'arbuste orgueilleux dont le soleil diamante les branches chargées de givre. Qui n'a reconnu, d'ailleurs, dans la jeune fille dont nous venons d'esquisser le portrait, la jolie voyageuse de la diligence ?

— Neuf heures ! déjà neuf heures ! s'écrie la marquise de Montvilliers, et mon fils ne vient pas encore !

— Neuf heures ! reprit comme un écho le vieux curé, et moi qui n'ai pas encore dit mon bréviaire !

— Neuf heures ! répéta à son tour la jeune fille, à laquelle on nous permettra dès ce moment, de donner le nom de Louise... Neuf heures ! comme le temps passe vite !

— Puissiez-vous, mon enfant, dit la marquise de Morvilliers, parler toujours ainsi !

— Et pourquoi, madame la marquise, en serait-il différemment? repartit Louise avec beaucoup d'ingénuité; voici une journée que je viens de passer avec vous, et vous avez été si pleine de bonté pour mon oncle et pour moi, que je sens qu'à part le regret de le quitter, ce bon oncle, je ne saurais manquer d'être bien heureuse auprès de vous. Ne vaut-il pas bien mieux, d'ailleurs, vivre ici que dans le couvent où je viens d'achever mon éducation, et où ma destinée était sans doute d'achever également mon existence, sans la position que vous avez bien voulu m'offrir auprès de vous, et qui comble tous mes souhaits.

— Hélas! ma chère enfant, répondit la marquise avec un sourire mélancolique, vous êtes bien jeune encore, et peut-être un jour viendra où ce couvent dont le séjour vous semblait si monotone, vous vous surprendrez à le regretter avec des larmes amères. Croyez-moi, ce n'est ni le séjour d'une capitale, ni tout le luxe et toutes les élégances que la fortune permet de s'y procurer, qui donnent le bonheur.

— Madame la marquise a raison, fit le vieux curé en hochant gravement la tête, comme s'il eût récité le répons de quelque litanie; c'est la vertu seule et une bonne conscience qui peuvent rendre heureux ici-bas, et ainsi que le dit l'apôtre saint Paul...

— Allons, interrompit madame de Morvilliers, voilà que, sans m'en apercevoir, j'ai mis la conversation sur le ton d'un sermon, et j'ai empiété ainsi sur les prérogatives de M. le curé. Je vous en demande pardon, mon bon abbé; aussi bien ce n'est pas un jour où je doive me livrer à de tristes pensées que celui où j'ai le plaisir de vous posséder et de recevoir de vos mains un dépôt précieux dans la personne de votre jeune et charmante nièce. Croyez que j'en aurai bien soin et que je ferai en sorte qu'elle ne se repente pas d'avoir accepté auprès de moi la profession de lectrice, et laissez-moi ajouter bien vite, dit la marquise en tendant la main à la jeune fille, le rôle d'amie.

— Ah! madame, s'écria Louise, en baisant avec effusion la main qui lui était offerte, que vous êtes bonne! J'avais bien entendu parler de vous et de vos bienfaits au presbytère et dans le village où vous avez votre château, mais je vois qu'on ne m'avait pas dit encore assez.

— Prenez garde, mon enfant, d'en dire trop à votre tour.

— Excusez-moi, madame la marquise, fit le curé en se levant de son siége, si je prends déjà congé de vous; je ne puis, à mon grand regret, demeurer plus longtemps. Vous le savez, j'ai mon bréviaire à lire, et puis il faut que je me lève demain de bon matin pour retourner dans ma paroisse, où j'ai bien des devoirs de mon ministère à remplir à cette époque de l'année.

— Je n'ignore rien de tout cela, mon bon curé, reprit la marquise; et je vous sais bien bon gré de l'empressement avec lequel vous avez répondu à ma requête en m'amenant vous-même votre nièce. Cependant, une chose me peine, c'est que mon fils se fasse si longtemps attendre; j'aurais voulu qu'avant de vous retirer, vous pussiez voir mon Tristan, qui eût été bien heureux de faire connaissance avec vous.

— Et moi aussi, repartit le curé, j'aurais eu beaucoup de joie et d'honneur à voir M. le comte de Morvilliers, car je ne doute pas qu'il n'ait toutes les qualités et toutes les vertus de madame sa mère. Ce n'est qu'une partie remise, je l'espère, et partie remise à bientôt, car voici l'été qui approche, et M. le comte voudra sans doute vous accompagner à votre château, où vous êtes attendue, madame, ainsi que lui, avec bien de l'impatience.

— J'espère que je ne tarderai pas à vous aller rendre cette visite, mon bon curé, et à renouer connaissance avec votre presbytère. Vous, de votre côté, vous avez maintenant à Paris un attrait bien puissant, et, si nous tardions quelque peu à nous rendre auprès de vous, il faut venir nous chercher, puisqu'à présent vous connaissez le chemin. Vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Oui, madame la marquise.

— A la bonne heure! c'est marché conclu! Bonsoir, monsieur le curé, dormez bien, et avant de vous endormir, priez Dieu pour mon fils et pour moi.

Là-dessus le trio se rompit. Le vieux prêtre s'inclina profondément devant la marquise, et après avoir imprimé sur le chaste front de Louise un baiser plus solennel que d'habitude, il se retira. Les deux femmes demeurèrent seules, silencieuses et pensives durant quelques instants. Nous allons profiter de ces instants pour apprendre au lecteur ce que c'était que madame la marquise de Morvilliers.

Issue d'une des plus nobles maisons du noble faubourg, la marquise avait été mariée dans les premières années de la Restauration à M. le marquis de Morvilliers, vice-amiral, et beaucoup plus âgé qu'elle. Formé dans de telles conditions, ce mariage avait peu de chances d'être une cause de bonheur pour les deux conjoints, d'autant plus que la marquise était fort jolie et fort disposée au plaisir. M. de Morvilliers, au contraire, fatigué du rude métier d'homme de mer, n'aspirait qu'au repos.

Toutefois il convient d'ajouter que, malgré les dissentiments qu'une pareille incompatibilité d'âge et d'humeur ne pouvait manquer d'amener entre les deux époux, jamais il n'en résulta le moindre scandale. Un système de concessions réciproques, suivi de part et d'autre avec beaucoup de constance et d'abnégation, permit d'opposer le démenti le plus formel à tous les fâcheux pronostics dont la médisance avait salué cet hyménée contracté sous des auspices assez alarmants. Madame de Morvilliers avait, d'ailleurs, un grand fonds de pitié, et ce fut sans doute

pour elle une égide contre les séductions de tout genre dont elle était incessamment assaillie. Quelque temps avant la révolution de Juillet, elle avait été attachée à madame la duchesse de Berry en qualité de dame d'honneur.

Lorsque cette révolution éclata, elle suivit la princesse dans l'exil, obéissant ainsi, à la fois, aux suggestions de son dévouement pour une auguste infortune et à l'impulsion de M. le marquis de Morvilliers, qui recommençait au déclin de la vie le triste apprentissage de sa première jeunesse. Frappé au cœur en voyant ainsi pour la seconde fois le spectacle du naufrage de la royauté légitime, le marquis survécut à peine quelques mois à la révolution nouvelle.

Quant à la marquise, elle revint alors en France et se retira dans une terre qu'elle possédait sur les confins du département de la Vendée. C'est là qu'elle résidait lorsque madame la duchesse de Berry entreprit de soulever cette partie de la France. Complétement dévouée aux intérêts de la princesse, elle voulut partager ses périls comme jadis, à la cour du roi Charles X, elle avait partagé ses plaisirs.

A l'époque de l'insurrection de la Vendée, madame de Morvilliers se trouva du petit nombre de ces fidèles et courageuses satellites de la royauté qui renouvelèrent en plein XIXe siècle les chevauchées de mesdames de Longueville, de Montbazon, et de toutes les charmantes héroïnes du temps de la Fronde. Peu s'en fallut qu'elle

ne fût faite prisonnière lors de l'incendie du château de la Pénissière. A la suite de cette tragique catastrophe, elle mena pendant quelque temps une existence errante et aventureuse; puis le soin de sa santé ébranlée par les fatigues d'une pareille campagne, et sans doute aussi le désir bien légitime de se consacrer désormais exclusivement à ses devoirs de mère envers l'unique enfant qu'elle avait eu de son mariage avec M. de Morvilliers, la ramenèrent à Paris, où elle vécut dès lors d'une existence aussi sédentaire que jadis elle avait été agitée.

Complétement absorbée par l'attachement ardent qu'elle portait à son fils, la marquise de Morvilliers passait une partie de l'année à son château en Vendée, et le reste du temps dans son hôtel de la rue de Varennes, où elle recevait fort peu de monde. Elle avait un caractère plein de douceur et d'aménité; mais les grâces folâtres des anciens jours avaient fait place à une teinte presque constante de mélancolie. On attribuait généralement cette disposition de son âme au regret profond qu'elle éprouvait de voir une auguste famille à laquelle toutes ses sympathies étaient vouées à tant de titres, condamnée à vivre loin du trône et de son pays même. Peut-être n'était-ce pas là l'unique motif de la tristesse dont le front de la marquise de Morvilliers gardait généralement l'empreinte, et la suite de ce récit pourra jeter à cet égard quelque lumière dans l'esprit du lecteur sur une prédisposition que nous nous bornerons, quant à présent, à constater.

La pendule du salon sonna dix heures. La marquise tressaillit, et, se levant d'une manière presque convulsive, elle se dirigea vers l'une des fenêtres qui donnaient sur le jardin, en prêtant machinalement l'oreille au roulement lointain des rares voitures qui sillonnaient, à une pareille heure, le quartier presque désert de la rue de Varennes; puis elle vint se rasseoir près de Louise. Celle-ci attacha, sur son inquiète interlocutrice, un regard rempli d'une respectueuse et profonde sympathie.

— Vous paraissez souffrir, madame, lui dit-elle, et je comprends que cette attente soit pénible; est ce que M. le comte de Morvilliers a l'habitude de se faire attendre?

— Hélas! reprit la marquise avec un accent empreint de la plus sombre tristesse, ce n'est pas la première fois que je l'attends ainsi vainement; mais cette fois, il s'agit pour lui d'une circonstance si solennelle, que je croyais pouvoir compter sur son exactitude. Ce retard peut lui faire manquer un mariage qui comblerait tous mes vœux. Il s'agit d'une jeune héritière, fille du ministre plénipotentiaire d'une des principales cours d'Allemagne. Il doit être présenté aujourd'hui même; nous sommes annoncés l'un et l'autre; il le sait, et il ne vient pas!

— Sans doute, madame la marquise, c'est le soin de sa toilette qui cause le retard de M. votre fils. Il faut l'excuser; dans une pareille circonstance, c'est bien naturel!

— Je voudrais croire avec vous, mon enfant, qu'il en est ainsi; mais c'est que vous ignorez encore certains détails que je vous confierai peut-être quelque jour et qui sont de nature à légitimer bien des inquiétudes. Oh! croyez-moi, Louise, si le rôle de mère a ses jouissances, il a aussi ses tortures, et ces tortures-là sont bien cruelles!

— Dieu veuille, madame la marquise, vous les épargner toujours; et si j'en crois ce que j'ai entendu dire sur M. le comte Tristan, Dieu exaucera mon vœu.

— Que vous a-t-on dit, Louise?

— On m'a dit, madame la marquise, que M. votre fils était en tous points digne de vous; et ce sont des personnes en qui j'ai pleine confiance, des personnes qui le connaissent depuis son enfance, qui le voient tous les ans à votre château, et qui ont bien regretté de ne pas l'y voir l'été passé. Ça été, en particulier, un bien grand chagrin pour mon oncle, qui venait seulement de prendre possession de sa nouvelle cure. Il est vrai que vous avez été si bonne pour lui, madame la marquise, qu'il s'attendait à trouver la même bienveillance dans M. votre fils.

— Et notre digne curé n'eût point été trompé dans cette attente, croyez-moi, Louise; car mon Tristan est, au fond, plein de bonté et de générosité. C'est une nature franche, ouverte, cordiale, qui a pu subir les entraînements que comporte et qu'excuse la fougue de la

jeunesse, mais que je crois incapable d'une mauvaise action ou d'un mauvais sentiment. Moi aussi j'ai bien regretté qu'il ne pût venir l'été passé me rejoindre en Vendée, à l'époque des chasses, comme il me l'avait promis. Des obstacles... oh! bien pénibles, s'y sont opposés. Il nous dédommagera cet été, je l'espère de toute mon âme, et j'en ai plus besoin que vous ne pensez.

— Et moi, madame, reprit ingénument la jeune fille, je suis bien curieuse de connaître M. le comte de Morvilliers.

A cet instant, l'on entendit le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour de l'hôtel. La marquise ne put réprimer une exclamation joyeuse, car elle venait de reconnaître le pas des chevaux de son fils. Quelques secondes après, la porte du salon s'ouvrit, et le comte Tristan de Morvilliers parut. Il était accompagné du baron Gédéon de Pontauriol.

A l'aspect du jeune homme, Louise devint pâle comme une morte, et elle faillit tomber à la renverse, car elle avait devant les yeux l'homme qui l'avait outragée, le matin même, d'une façon si grossière, et dont le seul souvenir révoltait en elle tout ce que la pudeur a de plus intime et, en quelque sorte, de plus sacré. Chancelante, éperdue, elle porta instinctivement sa main à son visage, et sortit précipitamment du salon. La marquise de Morvilliers, bien qu'un peu surprise de cette brusque retraite,

l'attribua tout d'abord à une discrétion très-concevable.

Quant aux deux nouveaux venus, ils étaient l'un et l'autre sous l'influence d'une préoccupation beaucoup trop vive pour prêter la moindre attention à cet incident.

— Ma mère, dit Tristan en balbutiant, voici mon ami le baron Gédéon de Pontauriol, que vous connaissez...

— En effet, répondit la marquise, je suis enchantée d'avoir l'honneur de recevoir M. de Pontauriol; mais j'aurais préféré que ce fût plus tôt, de même que vous, Tristan... Mais quoi! s'exclama-t-elle, en jetant un regard sur la tenue de son fils, vous n'êtes pas habillé!... C'est donc ici que vous venez faire votre toilette... Eh bien! allez donc à l'instant. Pendant ce temps, M. le baron de Pontauriol voudra bien me faire compagnie.

Tristan ouvrait la bouche pour répondre, mais sa langue embarrassée avait déjà failli trahir l'état où il se trouvait encore, et Gédéon ne jugea pas prudent de lui permettre de s'exposer une seconde fois à l'examen maternel.

— Veuillez, madame, dit-il, pardonner à M. votre fils... mais une affaire grave ne lui permet pas de vous accompagner ce soir.

— Je ne connais pas d'affaires qui puissent empêcher un fils de tenir parole à sa mère, reprit la marquise.

— Celle-ci est d'une telle gravité, repartit Gédéon...

— S'agirait-il d'une affaire d'honneur? dit la marquise en pâlissant... oh ! je ne le quitte plus...

— Non, madame, ce n'est pas de lui qu'il s'agit, reprit

Gédéon, comprenant qu'il faisait fausse route de ce côté.

La marquise respira librement, et sa physionomie reprit un peu de sérénité. Mais il s'agit précisément d'une affaire entre deux amis intimes... dont il peut seul empêcher la rencontre... Vous comprenez, madame, que c'est fort pressant... attendu que le ballet commence à onze heures.

— Comment... que signifie, monsieur...

— Rien, madame, je me trompais. C'est que nous avons rendez-vous à onze heures, au commencement du ballet, avec ces messieurs, au foyer de l'Opéra.

— Tout ceci me paraît fort louche, murmura la marquise. Je vous suis reconnaissante, monsieur, ajouta-t-elle plus haut, du soin que vous venez prendre d'excuser mon fils auprès de moi... mais, jusqu'à présent, permettez-moi de vous le dire, il n'avait pas eu besoin d'interprète auprès de sa mère.

— Aussi, n'est-ce pas comme interprète que je suis venu, repartit Gédéon embarrassé, mais seulement pour témoigner de la gravité des motifs qui ne permettent pas à Tristan...

— Mon fils, reprit la marquise avec un léger accent d'impatience, n'a pas plus besoin, auprès de moi, de témoin que d'interprète.

Et, allant à son fils qui était resté à quelque distance d'elle dans la pénombre, plutôt par un sentiment de honte, il faut le dire, que par précaution, elle le prit par la main en l'attirant vers elle.

— Parlez, dit-elle, Tristan, parlez, et dites-moi vous-même les motifs.

— Ma mère, balbutia Tristan, tout ce que vous a dit mon ami Gédéon est parfaitement... c'est-à-dire entièrement... véritable.

Ce fut à ce moment que madame de Morvilliers, qui s'était déjà étonnée de l'irrégularité de quelques pas qu'avait faits Tristan pour traverser le salon, put examiner sa démarche incertaine, les efforts de sa mâchoire alourdie pour articuler des mots sans suite, son teint animé par les reflets d'une coloration inaccoutumée, sa toilette un peu en désordre... Elle comprit la vérité.

— Tristan, dit-elle d'une voix profondément émue, notre maison, qui passe pour être des plus honorables et des plus pures, n'a pu répudier sans doute l'héritage de quelques faiblesses et de quelques fautes; mais vous venez, le premier, de donner l'exemple d'un scandale dont notre histoire ne nous avait jamais légué le souvenir. Vous venez d'insulter votre mère!

Tristan tressaillit, vivement remué à ce mot.

— Oui, continua la marquise en s'exaltant, que vous refusiez de m'accompagner où vous appellent les intérêts de votre avenir et de notre maison, que vous vous perdiez à plaisir, malgré ma tendresse, mes alarmes, mes supplications, je le conçois... Mais lorsque j'attends l'héritier unique des Morvilliers pour le présenter dans un monde digne de lui, comme le fondé de pouvoirs de

l'honneur de son père et de ses ancêtres, vous venez m'offrir je ne sais quel échappé de l'orgie qui garde en ma présence l'attitude de l'ivresse! Tristan, je le répète, c'est plus que manquer à ma tendresse, c'est insulter à mon titre de femme et de mère!

Tristan était redevenu pâle, sa poitrine se gonflait, ses yeux se fermaient à demi, et il semblait s'affaisser sur lui-même.

La marquise se retourna cherchant Gédéon du regard, pour lui faire sa part de la leçon.

Il avait disparu.

— Votre ami s'est déjà banni de ma présence, dit-elle, et a compris que son intervention serait inutile, sinon même peu convenable. Quant à vous, ajouta-t-elle, avec cette voix tremblante où la colère avait fini par l'emporter sur la plus vive tendresse, sortez! sortez! vous dis-je! votre place n'est plus ici.

Tristan, qui était tombé plutôt qu'il ne s'était assis sur un fauteuil, dans un coin du salon, se releva machinalement et se dirigea vers la porte. A ce moment reparut Gédéon.

— Venez, Tristan, dit rapidement le baron, si troublé qu'il ne se préoccupait plus de la marquise... Venez vite; Florentine, qui se défie toujours, vient de m'envoyer un petit mot : Si vous n'êtes pas dans votre loge au premier acte du ballet, elle n'entre pas en scène!... Elle le fera comme elle le dit... Elle est capable de tout.

Mais Tristan n'écoutait plus Gédéon. L'abaissement où il était tombé, vaguement pressenti par sa conscience quelques heures auparavant, venait de s'éclairer à ses yeux, comme si sa mère y eût porté le flambeau; la honte des liens dégradants où il venait de retomber, son désespoir de ne pouvoir y trouver le bonheur, le besoin cependant de ne pas échapper à cette passion qui s'était identifiée avec son âme et ses sens, et, plus que tout peut-être, l'affront qu'il recevait d'une mère tendrement chérie... tout avait brisé son cœur et triomphé de ses forces; il repoussa Gédéon sans l'écouter, et alla retomber sur un canapé, étouffant sous des larmes qui ne pouvaient se faire jour.

Après l'arrêt cruel que, pour la première fois, elle venait de porter contre son fils, la marquise émue s'était rejetée sur son fauteuil... Mais elle se releva quelques secondes après, déjà inquiète de sa sévérité et tout près de rappeler son fils qu'elle se repentait d'avoir traité si cruellement!... Mais lorsqu'elle l'aperçut se tordant dans les sanglots, toute sa colère se fondit en une indicible tendresse.

— Mon fils! mon fils! pardonne-moi! s'écria la marquise en venant s'asseoir auprès de Tristan sur le canapé et en saisissant dans ses mains les mains de ce coupable adoré... je t'ai blessé... j'ai été impitoyable!... Ah! j'aurais dû comprendre que je t'ai demandé, que j'ai obtenu de toi un si grand sacrifice, que je te devais maintenant

plus d'indulgence pour une faute que je comprends... Oui, tu as voulu t'étourdir sur la souffrance... Eh bien!... c'est à moi... c'est à ma tendresse à disputer à ces indignes distractions le soin de te consoler... Nous ne nous quitterons plus... et tiens, maintenant... tu vas rester... on va t'aider à t'habiller... quelques instants passés au grand air dans le jardin te remettront. Nous irons à l'ambassade, n'importe à quelle heure... Au lieu de me retirer de bonne heure, comme je l'avais projeté, nous reviendrons quand tu voudras. Une nuit est quelque chose, à mon âge, et avec une aussi faible santé que la mienne... mais n'importe, si je puis te distraire, t'affermir dans la voie où je veux te conduire avec moi, où je ne t'abandonnerai pas un instant... Mon fils, dis-moi, dis-moi, je t'en supplie, que tu m'aimes... que tu pardonnes à ta mère...

Tristan pleurait sans répondre; pendant ce temps, Gédéon était resté debout, près de la porte... très-épouvanté des graves embarras que créait cette scène d'amour maternel à la régie de l'Opéra.

La marquise qui, dans son trouble, son tendre entraînement, ne s'était pas aperçue de la rentrée de Gédéon, fut assez vivement contrariée, en l'apercevant, de l'avoir laissé assister à l'expansion de ses sentiments intimes.

— Je ne vous retiens plus, monsieur, dit-elle au baron.

— Mais, madame, songez, repartit piteusement celui-ci... déjà dix heures et demie!

— Eh bien! que signifie... repartit la marquise... Agréez mes excuses, ajouta-t-elle, obéissant encore au sentiment des convenances, mais, quelque plaisir que j'aie à vous recevoir dans un autre moment, vous comprendrez que la présence d'un tiers, dans ces confidences d'une mère avec son fils, peut être gênante.

Gédéon s'inclina profondément et sortit avec un geste de désespoir qui indiquait tout ce qui agitait l'âme de ce Vatel de la chorégraphie.

En proie à toutes les tortures d'une lutte intérieure dont il est facile de se rendre compte, Tristan cherchait et hésitait à la fois à répondre. Sa mère lui ferma la bouche en l'embrassant et en l'engageant à se rendre au jardin pour se remettre tout à fait en respirant l'air frais du soir.

Tristan sortit.

Un quart d'heure après, un domestique apportait à madame de Morvilliers une page d'agenda écrite au crayon. Tristan protestait de sa tendresse, de son dévouement, de sa reconnaissance pour sa mère, mais il ajoutait que, décidément, il ne se sentait pas en état de l'accompagner, et qu'il allait rentrer chez lui, remettant au lendemain le bonheur de la voir et l'expression de ses excuses.

Est-il besoin d'ajouter que Gédéon, qui avait entendu le plan de la marquise, spontanément développé par elle,

avait été attendre Tristan dans le jardin, et qu'il avait repris bientôt sur lui, au nom de Florentine, l'ascendant que la tendresse de la marquise avec un instant ravi à la sirène des chœurs de l'Opéra!

La marquise, quoique vaguement alarmée, cherchait à prendre son parti de cette entrevue remise au lendemain, lorsque la femme de chambre entra, un billet cacheté à la main. Ce billet était conçu en ces termes :

« Madame,

» Je suis profondément émue de l'accueil que vous avez bien voulu me faire, mais malgré tout le bonheur que j'aurais eu à vous consacrer tous mes soins, à vivre auprès de vous, il m'est impossible d'accepter cette hospitalité si bienveillante et les offres si gracieuses que vous m'avez faites.

» Demain matin, avant de repartir avec mon oncle, je viendrai prendre congé de vous, et vous, présenter, avec mes regrets, l'expression de mon éternelle reconnaissance.

» LOUISE. »

La marquise relut deux fois ce billet, en cherchant ce qui avait pu le motiver... elle crut se rappeler que Louise était sortie avec une certaine précipitation au moment où

Tristan était entré dans le salon, sans que cette circonstance expliquât cependant tout ce qu'il y avait de mystérieux et d'inattendu dans un pareil billet; mais Louise était déjà couchée : il fallut donc remettre l'explication au lendemain.

La marquise de Morvilliers ne dormit pas cette nuit-là.

III.

Il était à peine six heures du matin lorsque la marquise de Morvilliers entra dans la chambre de Louise. La jeune fille avait déjà fait sa toilette; elle avait son châle sur les épaules et se disposait à mettre son chapeau.

— Déjà debout, mon enfant, dit la marquise, et, si je ne me trompe, prête à partir.

— Oui, madame; il le faut.

— Vous me direz, au moins, le motif d'une résolution aussi soudaine qu'inattendue.

— Ah! madame la marquise, ne m'interrogez pas. Dites, si vous voulez, que je suis capricieuse, fantasque, indigne en tous points de vos bontés, je sens que j'ai mérité vos reproches et je les supporterai sans me plaindre. Mais mon oncle doit être prêt à partir... il

m'attend. Permettez, madame la marquise, que je prenne congé de vous et que j'aille le rejoindre.

Ici madame de Morvilliers, qui était demeurée debout, s'assit, et, prenant la main de la jeune fille, sur le visage de laquelle elle arrêta en même temps un regard plein d'affectueuse bonté :

— Pardonnez-moi, à votre tour, chère Louise, lui dit-elle; votre oncle est parti.

— Parti! parti sans moi! s'écria Louise vivement troublée; ô mon Dieu! qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie que je sais tout, dit la marquise, en attirant doucement à elle la jeune fille qu'elle fit asseoir à ses côtés. Oui, mon enfant, votre oncle ne m'a laissé ignorer aucun détail, votre trouble, vos appréhensions en retrouvant ici, dans le jeune homme qui vous avait si grossièrement outragée hier matin, mon propre fils.

— Eh bien! madame la marquise, n'êtes-vous donc pas convaincue à présent de la nécessité où je suis de quitter une maison où je suis exposée à me trouver incessamment en face de...

— Soit, mon enfant, je le veux bien, puisque tel est votre désir; mais, du moins, vous ne quitterez pas cette maison avant d'avoir reçu les excuses de celui qui vous a offensée, et que vous poursuivez à bon droit de votre rancune. Je l'attends ce matin même, et ce sera son premier soin, vous pouvez y compter. Si, après cela, vous persistez dans votre résolution de me quitter, vous serez

libre, c'est convenu avec votre oncle; mais j'espère que vous reviendrez sur cette résolution quand vous connaîtrez mieux mon fils, quand il aura mérité et obtenu de vous son pardon. C'est une espérance que je vous prie, mon enfant, de ne pas m'enlever encore à moi qui n'ai pu vous voir sans ressentir pour vous une sympathie bien profonde, et qui serais bien malheureuse d'être quittée par vous au moment où vous venez de m'apparaître comme un ange consolateur.

En prononçant ces derniers mots, la marquise tendit à la jeune fille une main que celle-ci porta vivement à ses lèvres; puis il y eut un silence pendant la durée duquel on put lire sur la physionomie de Louise le combat qui se livrait dans son âme entre les suggestions d'un accueil si plein d'affectueuse bienveillance et le souvenir d'une cruelle injure.

— Écoutez, Louise, reprit la marquise; je ne veux pas avoir de secrets pour vous, et vous allez apprendre l'histoire de mon fils de ma propre bouche. Il a eu envers sa mère des torts bien graves, et je les lui ai pardonnés. Il est vrai que je suis sa mère, moi. Cependant, croyez-moi, s'il a la tête bien légère, mon pauvre Tristan, en revanche il a un excellent cœur. Puis si, pour la première enfance, rien ne peut remplacer l'amour et les soins d'une mère, il vient ensuite un âge où cet amour et ces soins même ont besoin d'un contre-poids, qui est l'autorité paternelle. Dieu a voulu que Tristan perdît son

père au moment même où il commençait à n'être plus un enfant et où des conseils virils et un frein puissant devenaient nécessaires pour régler et maîtriser cette organisation si pleine d'expansion et de sensibilité, mais par cela même, hélas! si facilement accessible à toutes les passions. Une circonstance particulière est venue d'ailleurs exercer sur la destinée de mon fils une influence vraiment funeste. Condamné par la religion des souvenirs et des affections dynastiques à une existence oisive, tant qu'a duré le dernier règne, il ne s'est plus trouvé en état, lorsqu'un nouveau régime de gouvernement a été adopté en France, de prendre une carrière. Celle des armes à laquelle il était prédestiné par sa naissance et par les services de son père, ne lui était plus accessible en effet à l'âge de vingt-quatre ans, qu'au moyen d'un engagement volontaire comme simple soldat. Ma tendresse maternelle a reculé devant les conséquences d'une pareille détermination, et je m'en suis repentie amèrement plus d'une fois. Mieux vaut, en effet, l'état le plus obscur, la dépendance la plus absolue avec toutes ses chaînes et toutes ses humiliations, mais avec la paix du cœur, que la position en apparence la plus digne d'envie avec toutes les agitations d'une mauvaise conscience.

Après avoir ainsi parlé, la marquise demeura quelques instants rêveuse, et sembla prêter l'oreille à quelque voix intérieure qui se serait éveillée dans son âme; puis, passant rapidement la main sur son front, comme si

elle eût voulu chasser un importun souvenir, elle reprit le cours de son récit.

— J'étais, dit-elle, d'autant moins préparée au malheur qui est venu fondre sur moi, que mon fils, pendant les premières années de sa jeunesse, ne m'avait donné que des sujets de satisfaction. Sentant que, dans l'état d'isolement où mes goûts et une santé fort délicate m'avaient conduite à vivre, il m'aurait été bien pénible de renoncer à la société d'un fils unique et tendrement aimé, Tristan s'était condamné volontairement à une existence des plus sédentaires. Que de fois, le soir, je l'ai vu renoncer aux plaisirs de son âge pour venir causer avec moi ou me faire la lecture! Combien j'étais heureuse et fière alors de couver ainsi sous mon aile ce jeune homme si charmant, si richement doué par la nature, et que toutes les mères m'eussent envié. Hélas! quand il m'arrive de songer à toutes les soirées solitaires, à toutes les nuits sans sommeil que j'ai passées depuis lors, il me semble que Dieu a voulu me punir d'avoir été trop orgueilleuse de mon bonheur. Vous ne sauriez vous imaginer, mon enfant, tout ce qu'il y eut dans mon âme de douloureux pressentiments le jour où mon fils qui, contre son habitude, s'était absenté pendant plusieurs soirées consécutives pour visiter, disait-il, un de ses amis assez dangereusement malade, m'annonça qu'il ne rentrerait peut-être pas la nuit suivante, au cas où la situation de cet ami viendrait à empirer. La tristesse et la préoccupation pro-

fondes auxquelles Tristan était en proie se conciliaient assez mal avec le surcroît de soins qu'il donnait à sa toilette depuis la maladie de son ami. Inquiète, troublée, je le pressai, je le suppliai de renoncer à son projet, lui offrant de mettre à sa disposition mes chevaux, ma voiture, mes gens, pour toute la nuit, s'il le désirait, pourvu qu'il me promît de rentrer à quelque heure que ce pût être. « Non, ma bonne mère, me répondit-il d'un ton visiblement embarrassé, je n'ignore pas que vous ne pouvez vous endormir tant que vous ne me savez pas rentré à l'hôtel, et, souffrante comme vous l'êtes si souvent, je me reprocherais de troubler votre sommeil dans l'intérêt d'un ami. Je préfère ne pas rentrer. » Le sommeil! grand Dieu, le sommeil! Oh! c'est à partir de cette nuit fatale qu'il a fui loin de moi; car le doute affreux m'avait déjà mordue au cœur!

A quelque temps de là, Tristan, dont le front semblait s'être quelque peu rasséréné, bien qu'il fût encore souvent distrait et rêveur, se plaignit, pour la première fois, de l'extrême éloignement où il se trouvait, dans mon hôtel, de toutes ses relations et du centre de la vie élégante. Comme je lui faisais observer que la distance, si considérable qu'elle pût être, entre les limites extrêmes du faubourg Saint-Germain et le boulevard des Italiens, était bien rapidement franchie avec l'attelage dont il se servait habituellement, il me dit avec un ton de résolution que je ne lui avais jamais connu, qu'il venait de louer

aux environs de l'Opéra, un petit pied-à-terre, où il avait l'intention de faire, de temps à autre, élection de domicile.

A cette nouvelle, ma chère Louise, je me sentis tressaillir jusqu'à la moelle des os; une sueur froide me saisit, et, sans pouvoir articuler une parole, je tombai dans une crise nerveuse qui se termina par un torrent de larmes. C'en était fait : mon unique enfant, la consolation, l'appui de mes vieux jours, m'était enlevé; j'étais mère encore, mais je n'avais plus de fils! Que dirai-je de plus? Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée, et les premières informations que je recueillis m'apprirent bientôt ce qui n'était plus un secret pour personne autre que pour moi.

Le comte Tristan de Morvilliers, présenté par un de ses amis chez l'une de ces femmes qui sont, à la fois, la honte de leur sexe et la ruine de l'autre, en était devenu éperdument épris. Jeune, riche, beau, il avait remporté sur ses rivaux un facile triomphe. A partir de ce moment, mon fils, absorbé par sa fatale passion, ne parut plus ici qu'à de longs intervalles; et comme, avec de pareilles femmes, ce n'est pas seulement son repos, sa considération, son honneur même qu'on engage en même temps que son cœur, pour satisfaire aux ruineuses fantaisies de sa maîtresse, il en vint, dans l'espace de moins d'une année, à aliéner tout le bien que lui avait laissé son père.

Un jour enfin, jour cruel, l'hôtel de Morvilliers fut envahi par des recors. Une lettre de change de dix mille

francs avait été souscrite par Tristan, et comme il était hors d'état de l'acquitter, on venait le chercher, le fils du vice-amiral de Morvilliers, pour le conduire à la prison pour dettes.

En prononçant ces derniers mots, la marquise, en proie à toutes les émotions d'un semblable souvenir, se mit à fondre en larmes, et tendant la main à Louise, qui la contemplait avec une compassion profonde, elle l'embrassa tendrement.

C'était la première fois depuis bien longtemps qu'elle trouvait l'occasion d'épancher son cœur, et il lui semblait qu'en confiant à une jeune fille innocente et pure, vers laquelle elle se sentait attirée par une mystérieuse sympathie, le secret de toutes ses douleurs de mère, elle devait trouver en elle une consolatrice, et même qu'elle se l'attachait désormais par un lien indissoluble. Dès qu'elle se sentit un peu remise, elle reprit en ces termes le cours de son récit :

— La lettre de change de mon fils fut acquittée par mes soins, le jour même; mais ma santé, déjà précédemment ébranlée par d'autres épreuves non moins pénibles, ne put résister à ce nouvel assaut. Je tombai dans une crise nerveuse, bientôt compliquée de tous les symptômes d'une de ces maladies terribles qui anéantissent à la fois le corps et l'âme. Pendant six semaines, je fus entre la vie et la mort; mais, grâce au ciel qui, dans cette circonstance, eut pitié de moi sans doute, je n'avais pas la conscience de mon état, et ne me souvenais même plus que j'étais mère.

Cependant, à la nouvelle du danger qui menaçait mes jours, Tristan comprit toute l'étendue de sa faute; saisi par le remords, il vint s'agenouiller à mon chevet, en priant Dieu de lui conserver la mère qu'il avait si cruellement délaissée, et en promettant solennellement en échange de sacrifier l'indigne rivale qu'il m'avait préférée. Dieu est plein de miséricorde, ma chère Louise! Dieu a été touché du repentir de mon fils, et il a daigné me rappeler à la santé pour me permettre de jouir encore ici-bas de l'amour et des caresses de mon enfant! Que Dieu soit béni, n'est-ce pas? et qu'il pardonne à mon Tristan, comme je lui ai pardonné moi-même toutes les fautes que lui a fait commettre sa malheureuse passion pour une créature si indigne de lui!

Aujourd'hui, je ne veux plus me souvenir que d'une chose, c'est que mon fils m'est rendu, et si je me suis laissé entraîner à vous raconter les souffrances d'une pauvre mère, c'est pour que vous m'accordiez, à votre tour, un peu de vos sympathies, ma chère Louise, et aussi pour que vous ne jugiez pas trop sévèrement celui qui vous a offensée, mais pour que vous soyez indulgente envers lui comme l'a été sa mère.

Louise ne répondit pas. Elle était sous l'empire d'une préoccupation visible; seulement, au bout de quelques instants, elle crut pouvoir basarder une question qui expliquera suffisamment quel était l'objet de sa préoccu pation.

— Hélas! s'écria-t-elle, combien vous avez été à plaindre, madame la marquise! Mais cette femme dont M. le comte de Morvilliers a été si profondément épris, elle est donc bien belle? La connaissez-vous?

— Je ne l'ai vue qu'une seule fois, répondit la marquise; mais les traits de mon ennemie n'en sont pas moins ineffaçablement gravés dans ma mémoire. Elle est belle, en effet, mais d'une beauté toute sensuelle. On dit qu'elle ne manque pas d'esprit, et que l'un de ses amants lui a fait donner quelque instruction, sans doute pour avoir moins à rougir d'elle. Je comprends que de telles femmes puissent plaire aux hommes, mais je ne comprends pas qu'on leur donne son cœur. Elle a quelque chose, d'ailleurs, de profondément caractéristique et dont il paraît qu'elle tire volontiers vanité, c'est une chevelure blonde avec un reflet presque fauve.

A ce signalement, Louise tressaillit, car elle ne pouvait méconnaître la jeune femme qu'elle avait aperçue la veille, auprès de Tristan, au relais de poste d'Antony, et l'outrage qu'elle avait subi s'éclaira pour elle d'une sinistre lueur. Peut-être, à ce moment, Tristan lui parut-il un peu moins coupable, car il n'était point douteux qu'il n'eût subi dans cette circonstance l'influence fatale de ce mauvais ange placé à ses côtés, qui lui avait déjà fait déserter ses devoirs les plus sacrés, ceux d'un fils envers sa mère.

Madame de Morvilliers reprit d'un ton presque en-

joué, et sans s'apercevoir du trouble de son interlocutrice.

— En vérité, ma chère Louise, c'est trop nous occuper de mademoiselle Florentine Chevillard, qui ne mérite, à coup sûr, à aucun titre, un pareil honneur. Si je ne savais pertinemment combien elle est devenue odieuse à mon fils lui-même, et combien je dois faire foi sur la parole qu'il m'a donnée de ne plus la revoir, je m'en voudrais d'avoir prononcé un pareil nom devant vous et de vous avoir révélé l'existence de semblables créatures.

— N'en parlons plus; parlons de vous plutôt, en qui j'espère beaucoup pour me faire oublier tous ces mauvais rêves que je viens de vous raconter. Vous avez, m'a dit votre respectable oncle, des talents qui me seront bien précieux si vous consentez à demeurer avec moi, pour charmer la solitude de mon existence, lorsque mon fils sera marié, et cela ne saurait tarder beaucoup. On dit que vous avez une voix charmante et que vous êtes excellente musicienne.

— Oh! madame, répondit la jeune fille en rougissant, je vous préviens que mon oncle a toujours été pour moi d'une indulgence qui me fait peur maintenant. Je ne sais de musique que ce qu'on peut en apprendre dans un modeste couvent d'une petite ville de la Vendée. Encore est-ce de la musique d'église ou bien quelques chants de nos pays, traduits du patois en français.

— Je grille déjà d'envie d'entendre tout cela. En at-

tendant, voici l'heure des journaux et de la poste; vous plaît-il, mon enfant, de commencer dès à présent, auprès de moi, le rôle de lectrice?

Sur un signe d'assentiment de Louise, la marquise sonna, et un domestique entra, apportant sur un plateau les lettres et les journaux. Madame de Morvilliers jeta rapidement les yeux sur la suscription des divers messages qui lui étaient adressés, et les remit ensuite à la jeune fille, en en retenant un seul qui portait le timbre d'outre-mer.

— Vous pouvez, continua-t-elle, ma chère Louise, prendre connaissance de toutes ces lettres, car je ne veux pas qu'à partir de ce moment il y ait de secrets entre nous. Après le courrier parcouru, vous me direz quelle en est la substance, et vous voudrez bien, n'est-ce pas? vous charger d'y répondre en mon nom; car l'écriture ne me fatigue pas moins que la lecture depuis cette cruelle maladie dont je vous ai parlé.

Louise se mit en devoir de remplir la tâche qu'on réclamait d'elle, et, plus d'une fois, pendant l'accomplissement de cet office, une vive rougeur se peignait sur son visage.

— Eh bien! fit la marquise, qui de son côté s'était approchée d'une fenêtre, et avait lu avec une attention profonde et non sans quelques signes d'émotion le message qu'elle s'était personnellement réservé; eh bien! Louise, qu'est-ce que m'apprennent toutes ces lettres?

— Hélas! madame, rien que vous ne sachiez déjà : ce sont des fournisseurs de M. le comte et de l'autre personne dont vous m'avez parlé, qui réclament avec plus ou moins d'impatience le montant de leurs fournitures après s'être adressés vainement à leur débiteur.

— Cela n'en finira donc pas! s'écria la marquise avec quelque impatience. Il n'importe, vous répondrez à tous ceux qui se présenteront comme les créanciers directs de mon fils, que leur créance sera acquittée par les soins de mon homme d'affaires dans le courant de l'année. Quant à ceux qui ont fait des fournitures à mademoiselle Florentine Chevillard, je ne veux pas en entendre parler. Maintenant, c'est à mon tour de vous donner connaissance du message que j'ai reçu et qui m'annonce une bonne nouvelle.

Ce message m'est adressé par un ancien ami dont nous sommes séparés depuis longues années, et qui aime bien Tristan, lui aussi. C'est le vicomte de Fenestrange, ancien officier supérieur de la garde royale, proscrit en 1832 pour sa participation aux troupes de la Vendée. Son nom ne vous est pas inconnu, sans doute, ma chère Louise?

— En effet, madame la marquise, j'en ai entendu parler souvent par mon oncle, qui a été curé d'une paroisse voisine du château de Fenestrange. C'était, dit-on, un grand et bel officier, plein de courage et de dévouement à la cause des Bourbons, pour laquelle il s'est bravement

battu à la tête de ses paysans; on avait même répandu le bruit qu'il avait été tué dans l'incendie du château de la Pénissière.

— Non, grâce au ciel, le vicomte a pu s'échapper à l'aide d'un déguisement; mais, condamné à mort par contumace, il a mené dès lors une existence bien aventureuse et bien vagabonde, parcourant successivement tous les États de l'Europe, partout surveillé par la police du dernier règne, et finalement réduit à passer aux États-Unis, d'où sa dernière lettre est datée. Il y a deux ans, il est venu faire un voyage en Angleterre, et c'est à cette époque que mon fils, auquel il porte un attachement presque paternel, car il n'a pas d'enfants, l'a vu pour la dernière fois. Je suis curieuse, ma chère Louise, de savoir tout ce que votre oncle vous a dit de M. de Fenestrange.

Et comme la jeune fille baissait les yeux et rougissait...

— Allons, continua la marquise, je vois qu'il vous en a dit un peu de mal.

— Oh! non, certes, madame la marquise; seulement, s'il faut tout vous dire, on prétend dans le pays que M. le vicomte de Fenestrange ne rendait pas sa femme très-heureuse.

Ce fut au tour de madame de Morvilliers de rougir et de baisser les yeux.

— Ce sont de méchantes langues, reprit-elle, d'un ton moitié sérieux, moitié enjoué, qui ont fait courir ce

bruit-là en Vendée. Au surplus, ajouta-t-elle, vous verrez bientôt M. de Fenestrange, car il m'annonce son retour en France pour la fin du mois de mai. Il se lasse, me dit-il, et je le comprends, d'attendre la restauration de notre roi légitime sur le trône de ses pères, et ne veut pas, pour revoir sa patrie, qu'il ne lui reste plus qu'à venir y mourir. Le vicomte a cinquante-cinq ans à peine, si j'ai bonne mémoire, et mon fils m'a dit qu'il l'avait trouvé, comme toujours, il y a deux ans, plein de séve et de verdeur, malgré ses cheveux blancs. Voici le passage de la lettre où il me parle de mon cher Tristan, et je veux vous en donner lecture moi-même, pour vous convaincre qu'il n'y a que sa mère qui en pense du bien.

En même temps la marquise de Morvilliers lut à haute voix ce qui suit :

« Vous ne sauriez croire combien la nouvelle de votre maladie m'a vivement affligé. Eh quoi! ma belle amie... »

— J'étais belle, il y a vingt ans, dit la marquise en s'interrompant et avec un sourire plein de mélancolie.

« Eh quoi! j'aurais pu arriver en France et ne plus vous y trouver!... Oh! c'est là une pensée cruelle contre laquelle tout mon être se révolte; mais permettez-moi de vous le dire, vous n'êtes point raisonnable. Tristan est jeune et beau, et il est inflammable comme tous les bons cœurs.

» Il a pris une maîtresse dans les coulisses de l'Opéra, et il dépense de l'argent pour elle. Tout cela me semble on ne peut plus naturel, si la maîtresse est jolie. Croyez-moi, chère marquise, il faut toujours tôt ou tard que jeunesse se passe. A ce propos, à quelle époque croyez-vous que commence ce vilain âge qu'on appelle la vieillesse? Quant à moi, je vous déclare que je n'entends pas être appelé vieux avant soixante-dix ans. Que Tristan se tienne pour averti à cet égard. Comme il me tarde de le gronder moi-même pour toute la peine qu'il vous a faite, ma belle amie! Mais je sens qu'il me tarde encore plus de l'embrasser... »

— Décidément le vicomte est comme moi! dit madame de Morvilliers en repliant la lettre, qu'elle plaça discrètement dans son corsage. Mais c'est assez nous occuper de correspondance... Voyons les journaux maintenant... Louise, vous avez la parole.

Le lecteur n'est sans doute nullement curieux de se livrer à une revue rétrospective de ce qui se passait en France et dans le reste du monde au commencement du printemps de 1851, et il nous saura gré de passer immédiatement au récit d'un *steeple-chase* de la Croix-de-Berny, récit authentique et qu'on pourrait retrouver au besoin dans les colonnes du *Constitutionnel* ou de tout autre journal de l'époque.

Après avoir narré avec une grande exactitude d'historiographe toutes les phases de cette mémorable lutte

hippique, le journaliste achevait ainsi qu'il suit son récit :

« Un incident des plus fâcheux a signalé cette solennité. Une jeune dame, ayant voulu forcer la consigne qui interdisait de pénétrer dans l'enceinte et aux places réservées pour les juges, son cavalier, jeune homme de vingt-huit ans, a pris fait et cause pour elle, et le maire, en personne, s'étant présenté pour interposer son autorité, l'imprudent, qui tenait un *stick* à la main, excité par sa compagne, n'a pas craint de lever sur un magistrat respectable son arme inoffensive. Immédiatement, il a été procédé à son arrestation par la foule elle-même indignée. Ce jeune homme, qui porte un des noms les plus illustres de l'ancienne noblesse, n'a été relâché que grâce à l'intervention de personnes très-haut placées.

» On assure, d'ailleurs, pour sa justification, qu'il avait, à l'exemple des jeunes lords de l'autre côté de la Manche, fait des libations trop répétées pour être maître de lui dans une circonstance où il s'est conduit d'une manière vraiment scandaleuse. C'est du moins ce qui résulte de la déposition faite à l'instant même par sa compagne, jeune et charmante coryphée des chœurs de l'Opéra, non moins connue dans le monde du *sport* que... »

En lisant ces dernières lignes, la voix de Louise avait commencé à faiblir, et le vif incarnat de ses joues avait fait place à une pâleur soudaine. La marquise n'avait pu elle-même se défendre d'une certaine anxiété en enten-

dant des détails qui n'avaient que trop d'analogie avec la situation dans laquelle son fils lui était apparu la veille au soir.

Sans laisser à sa jeune lectrice le temps de chercher à tromper sa sollicitude maternelle, madame de Morvilliers s'empara vivement du journal et acheva, avec une avidité fiévreuse, le récit du journaliste, dans lequel, suivant un usage quelque peu indiscret, les noms des acteurs de la scène qui précède étaient désignés par leurs transparentes initiales. Le doute n'était plus permis dès lors pour la malheureuse mère, et ce fut d'une voix étouffée par les sanglots qu'elle balbutia :

— Il m'a trompée!... Il m'a menti!... Il est retourné avec cette misérable femme... Ah! mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de moi!...

A cet instant, un domestique, paraissant sur le seuil de la porte, annonça que M. le comte Tristan de Morvilliers venait d'arriver, et demandait s'il pouvait être admis auprès de sa mère. La marquise fixa sur cet homme un œil hagard, mais sans lui répondre; et comme il renouvelait sa question :

— Dites à mon fils, s'écria-t-elle impétueusement, que je ne veux pas le voir, que je lui interdis ma maison, et qu'il n'y rentrera que quand je serai morte.

Ayant ainsi parlé, elle se jeta en pleurant dans les bras de Louise, qui, émue de pitié à la vue d'une douleur si poignante, cherchait à la calmer en lui disant :

— Ah! madame la marquise, c'est bien décidé maintenant, je reste avec vous.

IV.

Le mois de mai, à Paris, est l'un des plus agréables qu'on puisse passer dans cette capitale; on ne va que fort tard à la campagne ou aux eaux. Le bois de Boulogne, entre trois et six heures de l'après-midi, présente, à cette époque de l'année, le plus ravissant spectacle; ce ne sont que beaux équipages, attelages incomparables, fringants cavaliers, et surtout les femmes les plus charmantes. Le soleil du printemps prête à cette scène ses plus doux rayonnements. Il semble qu'il n'y ait dans cette capitale qu'on aperçoit épanouie, là-bas, à l'horizon, que luxe, élégance, jeunesse et bonheur.

Par un de ces radieux après-midi, une calèche-berline de la forme la plus élégante, attelée de deux chevaux pur sang, et conduite par un cocher poudré, roulait dans l'avenue de Madrid : un couple l'occupait, couple charmant et rempli de toutes les grâces de la jeunesse, un jeune homme de vingt-huit ans, une jeune femme de vingt à vingt-deux ans au plus; on eût dit deux amants dans leur lune de miel, si l'attitude un tant soit peu évaporée de la jeune femme, ses œillades provocatrices et certains

saluts lointains échangés familièrement avec quelques cavaliers fuyant à l'horizon, n'avaient suffisamment indiqué une de ces prêtresses du plaisir, que, de tout temps, l'Opéra a eu le privilége de fournir aux fils de famille et aux riches désœuvrés pour les aider à manger leur patrimoine.

Cette femme était en effet la belle Florentine Chevillard, et son cavalier était le jeune comte de Morvilliers. La berline venait d'entrer sous une allée ombreuse éloignée du tumulte des grandes allées que fréquente le monde élégant.

— Ne voulez-vous pas mettre pied à terre? dit le comte.

— Volontiers, dit Florentine, donnez-moi votre bras; cela me dégourdira les jambes.

— Chère amie, ne vous souvient-il pas de cette allée où nous sommes?

— Oh! oui, certes, je connais le bois comme si je l'avais fait; depuis si longtemps que je viens m'y promener... on est si bête à Paris qu'on n'y pratique qu'une seule promenade, et c'est celle-là. Pourquoi? je l'ignore.

— Eh quoi! cette allée ne vous rappelle rien?

— Elle me rappelle pour le moment que si le bois de Boulogne est monotone et insipide, cette partie du bois me paraît la plus monotone et la plus insipide de toutes, attendu qu'il n'y passe personne.

— Et c'est tout?

— Oui... ma foi! aussi, pourquoi avoir dit à Narcisse (c'est le nom du cocher poudré) de nous conduire par ici? quelle étrange idée vous avez eue là!

— Hélas! Florentine, s'écria le jeune comte, en poussant un profond soupir, il n'y a pas encore assez longtemps que vous êtes à moi pour que je puisse penser que vous auriez déjà oublié quel souvenir ineffaçable se rattache pour moi à cette allée où nous sommes. C'était à la fin de l'été dernier; vous vous promeniez dans cette partie du bois avec une femme de vos amies; vous laissâtes tomber votre mouchoir; je passais à cheval et vous avais aperçue de loin; je descendis, je ramassai votre mouchoir, puis je mis mon cheval au trot, et vous rejoignis. J'entends encore votre voix si harmonieuse qui me remerciait, et vous me dîtes en souriant: « Toute peine mérite salaire. » Vous teniez à la main un bouquet de violettes, que vous mîtes dans la mienne. Ce bouquet, je l'ai toujours, Florentine, et, de ce moment-là, je sentis que mon cœur était à vous. Ah! Florentine, Florentine, avez-vous pu oublier cela?

Et une larme vint perler dans les yeux du comte. Il y a de ces circonstances dans la vie où l'on se trouve seul alors qu'on croyait être à deux. C'est là, pour quiconque a aimé, une des tortures les plus poignantes que le cœur puisse subir.

Florentine comprit sa faute, et prenant la main de Tristan, qu'elle serra dans la sienne:

— Voyons, lui dit-elle, allez-vous encore me faire une mauvaise querelle? Vous aimez à vous plaindre, vous autres hommes... vous êtes d'une exigence! il faut que nous devinions vos moindres pensées, et si nous ne nous y associons à l'instant même, nous ne sommes pas bonnes à jeter aux chiens. Soyez raisonnable, cher Tristan; est-ce que vous vous méfiez de moi? Est-ce que je ne suis pas toute à vous? Tiens, dit-elle en l'embrassant furtivement, m'en veux-tu encore?

— Oh! tu es un ange, Florentine, s'écria le comte en proie à cette fascination que produit invinciblement l'objet aimé, et prêt à subir, sans se plaindre, les plus injustes reproches, pourvu qu'une semblable compensation vienne s'y joindre et les faire oublier.

— A la bonne heure! te voilà comme je te veux. Qu'as-tu aujourd'hui, mon Tristan? tu n'as jamais mieux mérité ton nom.

— Tu sais que je ne te cache rien, Florentine... C'est que je pense que c'est la fête de ma mère, et je n'ai pas osé aller la lui souhaiter en personne; je lui ai envoyé des fleurs, des violettes aussi, comme celles que tu m'avais données. Pauvre mère! quelle peine je lui ai faite!

— Allons! maintenant c'est de sa mère qu'il s'agit! Eh! mon Dieu! cher Tristan, je me reproche vraiment, vous le savez, de vous enlever à sa tendresse; vous me l'avez assez dit de fois pour que je ne l'ignore pas, et ce n'est pas généreux à vous de m'en parler sans cesse.

— Sans cesse. Mais voilà la première fois depuis cette matinée fatale... depuis un mois.

— Eh bien! est-ce que c'est moi qui vous empêche de la voir, votre mère?... On dirait que je m'oppose à ce que vous remplissiez vos devoirs; mais je l'aime, moi, votre mère : est-ce ma faute si elle ne m'aime pas?

— Il faut lui pardonner, Florentine; une mère est jalouse avant tout de son fils.

— Eh bien! que ne vous mettez-vous à sa merci; que ne me sacrifiez-vous à elle?

— Ah! Florentine, tu sais bien que c'est impossible, que je t'aime trop pour cela.

— Mon Dieu! ne vous gênez pas à mon égard... Vous êtes jeune, vous êtes beau; mais il ne faut pas vous imaginer qu'on ne puisse pas vous remplacer. Croyez qu'il y en a plus d'un parmi les habitués des coulisses de l'Opéra qui donneraient bien de l'argent pour vous succéder. Tenez, hier encore, cet agent de change qui a réalisé de si beaux bénéfices à la dernière liquidation à la bourse, disait qu'il les mettrait volontiers à mes pieds, si je voulais seulement l'admettre un matin à ma toilette; et l'on dit qu'il a gagné un demi-million. Le duc de *** ne m'a-t-il pas fait offrir un hôtel, des chevaux?

— Comment! le duc!... il a osé... Oh! qu'il y prenne garde!

— Allons, ne vas-tu pas te fâcher à présent, méchant

boudeur! Tu sais bien que je te dis tout; n'est-ce pas chose convenue entre nous? Est-ce que, si j'avais la fantaisie d'écouter ces gens-là, je t'en parlerais? Je me tairais et je ferais mes coups à la sourdine, comme tant d'autres; mais non, je veux être franche avec toi. Viens, remontons dans la voiture, et crois toujours dans la Florentine.

— Oh! je t'aime, Florentine! je t'aime!

Et là-dessus, les deux amants rentrèrent dans le tourbillon de la foule élégante qui vient peupler le bois de Boulogne au mois de mai entre trois et six heures de l'après-midi.

Qui n'a reconnu, dans le dialogue qui précède, le machiavélisme de l'amour, cet art perfide avec lequel ces sirènes qu'on rencontre à tous les degrés de l'échelle sociale, y compris les chœurs de l'Opéra, enlacent leurs victimes, pour les précipiter plus sûrement dans cet abîme sans fond où tant de malheureux laissent, à la longue, leur fortune, leur considération, leur honneur même, et où, pour comble de maux, leur cœur se déchire, en proie à d'incessantes et éternelles angoisses? Ah! quelle belle, noble et grande chose que l'amour vrai! Quel fléau terrible que le sentiment qu'une coquette, dans toute l'acception du mot, offre si souvent en échange de cet amour-là!

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis le dialogue qui précède, que la berline de mademoiselle Flo-

rentine Chevillard traversait fièrement toutes les voitures qui s'entre-croisaient, avec deux écuyers cavalcadours à la portière. C'était, d'une part, le baron Gédéon de Pontauriol avec un camélia à la boutonnière, et, de l'autre, le prince Ratanoff qui escortait gravement sa dulcinée, mademoiselle Fernande Corniquet, vêtue en amazone, et montée sur un cheval de manége, par esprit d'économie.

— Eh quoi! disait Gédéon, vous avez manqué à la répétition, ma chère Florentine... Savez-vous qu'on vous mettra à l'amende?... Demandez plutôt au prince Ratanoff. N'est-ce pas, prince, que Florentine est à l'amende?

— Certainement, répondit le prince, que la journée est charmante, ainsi que la promenade. Oh! tout est charmant en France!

— Qu'est-ce que cela me fait? dit Florentine.

— Mais, ma chère, reprit le baron, cela fait que vous demeurerez coryphée, tandis que vous avez tout ce qu'il faut pour devenir premier sujet. Vous ne voulez donc pas travailler, à toute force? Tristan, interposez votre autorité, je vous prie, dans l'intérêt de l'art.

A ce moment vint à passer une voiture richement armoriée. Un cri s'échappa de cette voiture.

— Qu'est-ce? dit Tristan, en voyant une vive rougeur sur les traits de sa compagne.

— Oh! ne m'interrogez pas, dit Florentine, mais rentrons au plus vite; quittons cette promenade.

— Pourquoi? Nous arrivons à peine... je veux le savoir.

— C'est inutile.

— Florentine, tu me caches quelque chose... C'est un rival! Ah! s'il en est ainsi, malheur à lui! Je suis dans un de ces moments où je sens que j'aurais de la joie à me couper la gorge avec quelqu'un.

— Alors, dit Gédéon, il faut le faire interdire décidément, puisqu'il veut tuer sa mère!

— Ma mère! c'était ma mère!...

— En personne, mon cher.

— Oh! que je suis coupable envers vous, Florentine, moi qui vous soupçonnais! Me pardonnez-vous?

— Il le faut bien; mais rentrons.

— Ah çà! dit Gédéon, quelle était cette charmante sylphide que j'ai aperçue avec madame de Morvilliers dans sa voiture?

— Je l'ignore, fit Tristan.

— Diable! mon cher, quel galbe! Il me semble que j'ai déjà vu cela quelque part... Je suis sûr que si cette femme-là s'en mêlait, elle danserait à ravir.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, que déjà l'attelage touchait au logis de Florentine; celle-ci était devenue rêveuse.

— Combien je vous suis reconnaissant, ma Florentine, s'écria le comte en entrant dans l'appartement, du nouveau témoignage d'amour que vous venez de me

donner ! .. Oh ! si ma mère savait ce que vous venez de faire, je suis sûr qu'elle en serait profondément touchée. Pauvre mère! combien je suis coupable à son égard ! Tenez, les bonnes résolutions sont fécondes, et, si vous le voulez bien, Florentine, j'irai embrasser ma mère ! Le jour de sa fête, elle ne saurait refuser de me recevoir.

— Je ne m'y oppose nullement, cher Tristan.

En prononçant cet acquiescement, il y eut sur les traits de Florentine une légère contraction qui n'échappa pas à son amant.

— Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? lui dit-il; on dirait que vous souffrez.

— En effet, je me sens mal à l'aise : j'ai comme un frisson intérieur; je vais me coucher.

— Grand Dieu ! ma Florentine, repartit le comte avec la plus vive inquiétude, serais-tu malade ? Veux-tu que j'envoie chercher un médecin ?

— Comme il vous plaira.

— J'y cours moi-même. Godard demeure à deux pas d'ici, je te le ramène.

— Lui ou un autre, peu m'importe.

— Il vaut mieux que ce soit lui, puisqu'il est médecin de l'Opéra et qu'il pourra constater ton indisposition; car tu ne saurais danser ce soir. Un baiser, cher ange, et je reviens.

Moins d'un quart d'heure s'était écoulé que le docteur Godard était venu, avait examiné la malade; et voici la

conversation qui avait lieu entre l'amant et le médecin, en dehors de la chambre à coucher de Florentine, car celle-ci avait déclaré qu'elle avait besoin de repos.

— Eh bien ! docteur, comment la trouvez-vous? Pensez-vous que cette indisposition sera sérieuse ?

— Mon cher Tristan, repartit Godard, vous me rappelez ce mot de M. de Talleyrand : Quel intérêt peut avoir M *** à engraisser ?

— Est-ce que vous supposeriez que Florentine mentirait?

— Je n'en sais rien... un malaise nerveux... c'est difficile à constater.

— Vous pensez qu'elle me trompe?

— Je n'en sais rien; je vais être plus invraisemblable. J'admets qu'elle ne vous trompe pas.

— Docteur! fit Tristan avec colère...

Mais, se calmant presque aussitôt, il ajouta :

— Au fait, vous avez peut-être raison; il peut y avoïr quelque chose sous cette indisposition... Décidément, je ne la quitterai pas ce soir.

— Il est vraisemblable que c'était son but.

— Vous ne lui supposez donc que dissimulation et artifice... lorsque aujourd'hui, encore, elle a fait une chose... Vous en seriez touché, si vous la connaissiez.

— Ne la dites pas... il y a peut-être plus de chance alors pour que j'en sois touché.

— Vous êtes impitoyable, cher docteur. Tenez, au-

jourd'hui, ma mère était venue au bois de Boulogne profiter des premiers rayons de ce beau soleil de printemps. Florentine l'a vue; elle a pensé à l'impression que pourrait produire sur l'organisation frêle et maladive de ma pauvre bonne mère, notre présence à tous deux, et elle a voulu interrompre sa promenade à peine commencée, malgré tous les attraits de la journée. Eh bien! qu'en dites-vous?

— Hum! hum! la bosse de la discrétion et du respect humain lui a poussé bien subitement, elle qui tenait tant à vous afficher.

— Docteur, vous plaisantez toujours. Mais, tenez encore, depuis quelques jours elle me sait gêné; eh bien! elle a cessé d'avoir recours à moi.

— Oh! alors, je ne plaisante plus; quand une femme comme Florentine fait de bonnes actions et paraît économe, il y a quelque chose là-dessous! Cela doit être très-grave!

— Vous ne croyez donc à aucun bon sentiment de la part de... certaines femmes? Vous ne croyez pas que l'amour qui les a perdues puisse les racheter jamais!

— Vous avez tort de m'interroger, mon cher Tristan; vous devriez savoir qu'en ma qualité de médecin de l'Opéra, j'ai vu trop souvent les coulisses de ces représentations éternelles données par ces comédiennes d'amour. Tenez, croyez-moi, restons-en là.

— Non, non, parlez, fit Tristan, avec une fiévreuse

impatience... et si vous avez quelque chose à dire sur Florentine...

— Sur elle en particulier, oh! rien absolument... Elle obéit aux conditions de sa situation, comme toutes les autres... et si je voyais, par exemple, un forçat du bagne de Toulon, le front ruisselant de sueur, écrasé sous le fardeau de quelque lourde solive, aux rayons d'un soleil brûlant, irais-je lui demander de ces instincts de sensibilité, de ces raffinements de la conscience que peuvent nous permettre à nous autres citadins les loisirs de notre vie commode?

— Cette comparaison...

— Est plus juste que vous ne pensez. Croyez-vous que ce soit pour leur plaisir que ces femmes-là nous prennent? Erreur! Il y a de bien douloureuses nécessités, d'implacables et incessants sacrifices dans cette lutte de la dissipation contre la misère, dans cette poursuite d'un avenir impossible à travers toutes les exigences du présent; mais une fois jetées dans cette voie de luxe obligatoire, une fois cotées à ce numéro d'ostentation, il faut s'y maintenir!... il faut à tout prix ne pas se laisser écraser par la comparaison de leurs rivales plus fortunées, il n'y a pas à lésiner sur le choix des moyens... derniers instincts de la pudeur et derniers scrupules de la conscience, on n'a plus le temps, on n'a plus le sang-froid de rien écouter; dix amants de plus, s'il le faut; mais jamais un cheval de moins!... et d'autant plus à plaindre dans cette course au

clocher de l'envie et de la vanité, d'autant plus condamnées à remplir sans relâche ce tonneau des Danaïdes qui s'écoule incessamment sous leurs pieds, que les impressions, les sentiments qui sont la consolation, le charme de la vie des autres femmes, sont pour elles inévitablement dans les conditions d'un mercantilisme avilissant : dans ce sanctuaire intime des affections les plus douces, les plus enivrantes, au plus profond de leur âme, là où les autres femmes élèvent un autel à quelque idole mystérieusement adorée, elles sont condamnées à ne plus avoir qu'un comptoir banal!

— Mais enfin, reprit Tristan pâle de souffrance, prétendriez-vous me dire que Florentine n'est pas à moi seul?

— Je n'en sais rien, reprit Godard, mais avec ces femmes-là... il faut s'attendre à tout, même à leur fidélité. Pourquoi diable voulez-vous qu'elles vous trompent quand ce n'est pas leur intérêt!

— Mais vous oubliez qu'elle a refusé pour moi les propositions les plus magnifiques?... des rendez-vous qui eussent été pour elle des pluies d'or!

— Mon cher ami, croyez-en mon expérience, pour ces femmes-là, ce qui est difficile à trouver, ce ne sont pas quelques billets de banque qu'elles sont obligées de jeter follement, à peine reçus, c'est une grande et véritable passion! Elles seront bien avancées avec quelque gros banquier, quelque prince ou nabab exotique qui leur lais-

sera des diamants, un attelage, un riche mobilier, que sais-je? en échange d'un caprice plus ou moins fugitif. Mais ce qu'on ne remplace pas, c'est un homme épris comme vous, un homme qui livrera éternellement ce qu'il a, ce qu'il aura, ce qu'il n'a plus, ce qu'il devra, ce qu'il prendra au besoin... un homme condamné par l'inquiète sollicitude d'une passion fiévreuse à les assurer contre toutes les éventualités du sort, à les couvrir de sa fortune, de son courage, de son crédit, de son nom.

Tristan fit à ce dernier mot un geste d'incrédulité.

— Eh! mon Dieu! seriez-vous le premier qui aurait fait une pareille folie!... Mais les périls qui vous menacent sont moins éloignés et moins problématiques.

— Quels périls?

— J'achèverai, dit Godard, puisque vous m'avez mis sur ce chapitre... Ce qui est le plus à craindre pour vous, ce n'est pas seulement votre fortune mangée en herbe, votre avenir compromis, le joug d'habitudes invétérées qui vous éloignent de plus en plus du monde où retentit encore le nom honorable de votre famille, et vous rendront tôt ou tard impropre à y figurer; mais croyez-vous que vos forces résistent à une surexcitation de tous les moments, à cette anxiété chronique d'une passion satisfaite peut-être dans quelques vulgaires désirs, jamais dans les nobles aspirations, et toujours fatalement privée du repos, de la sécurité que toute organisation humaine réclame!... Déjà, mon cher comte, vous n'êtes plus reconnaissable

depuis quelques mois, et je ne vous en donne pas autant pour que votre santé ou votre raison même s'altèrent gravement... Songez à votre avenir et à votre mère.

Tristan ne répondait pas.

— Il me semble, reprit le docteur Hector Godard, que je trouve en vous moins de contradiction sur ce sujet. Eh bien! ne vous laissez pas aller à ce joug qui n'est si dangereux que parce qu'il est volontaire... qui n'est volontaire que parce qu'il est illusionné... Il faut jeter bas toute cette poétique théâtrale des Manon Lescaut régénérées par l'amour et des Madeleines transfigurées par le repentir; il faut comprendre qu'une terre viciée ne peut jamais donner de bons produits. Je ne proscris pas quelques moments de distraction, à condition qu'ils ne deviennent pas une chaîne et un supplice de toute la vie... Que diable! prenez-moi de ces drôlesses-là, mais pas au sérieux... Ayez-en dix s'il le faut, mais, pour Dieu, n'en aimez pas une seule.

Tristan était tombé dans une mélancolie profonde.

— C'est bien imprudent à moi, continua Godard, ce que je me suis laissé aller à vous dire... Florentine ne peut nous entendre, et cependant je suis sûr qu'elle sait tout déjà... avant même que vous le lui disiez, ce qui arrivera... Quand on aime comme vous, on dit tout. Or, la colère de ces femmes-là est presque aussi fatale que leur amour, si l'on peut appeler amour ce mélange d'instincts intéressés et de besoins nerveux qui les font s'attacher à

leur proie... Mais puisque enfin j'ai couru une de ces chances, sera-ce au moins avec quelque profit pour vous?

Tristan garda encore le silence quelques moments, puis se leva et tendit la main à Godard.

— Vous avez raison, docteur, dit-il enfin... Ma liaison avec Florentine, c'est la perte de mon repos, le sacrifice de mon avenir; c'est l'ingratitude envers ma mère, c'est une déchéance de tous les devoirs que m'impose mon nom, et puisque je ne puis moins l'aimer, je devrais rompre avec elle.

— Et vous concluez? fit Godard.

— Que je vais la retrouver, ajouta Tristan.

Là-dessus le jeune comte de Morvilliers serra silencieusement la main du médecin et se dirigea vers l'appartement de Florentine.

— Il est flambé! fit Godard. Quel fou!... Sept heures, reprit-il en jetant un coup d'œil sur sa montre; ne suis-je pas presque aussi fou que lui, moi qui, pour le sermonner, ai retardé mon dîner d'une heure!

Ce soir même, Florentine venait de s'endormir, et le comte de Morvilliers, en proie aux préoccupations que lui avait laissées sa conversation avec le docteur Godard, attachait sur cette tête adorée un regard empreint de toutes les angoisses du doute et d'une passion fiévreuse. Absorbé comme il l'était dans cette muette contemplation, il n'avait plus d'yeux que pour son idole, ou, s'il les détournait par aventure, c'était, comme l'avare qui couve son trésor,

pour s'assurer que nul autre que lui ne pouvait s'enivrer d'un pareil spectacle. On était entré plusieurs fois dans la chambre à coucher de la danseuse, sans qu'il s'en fût même aperçu. Cependant il vint un moment où ses yeux, errant machinalement autour de lui, s'arrêtèrent sur un billet cacheté qu'on avait déposé sur un meuble à sa portée; il tressaillit instinctivement sous l'empire d'un de ces soupçons jaloux qui s'emparent si vite, en pareille circonstance, d'un cœur violemment épris, et il saisit le billet. La suscription le rassura pleinement. Elle était ainsi conçue :

« Pour M. le comte de Morvilliers; particulière. Lord S***. »

Lord S*** était un des plus jeunes membres de la chambre haute d'Angleterre, que Tristan avait eu occasion de rencontrer plusieurs fois, pendant l'hiver qui venait de s'écouler, dans les coulisses de l'Opéra et dans le monde du sport, dont le jeune lord était un des plus fervents néophytes. Beau cavalier, beau joueur, riche d'ailleurs, lord S*** avait toutes les qualités voulues pour être parfaitement accueilli dans la société des viveurs de l'aristocratie parisienne.

Tristan avait conçu pour lui de l'estime et de la sympathie, sans qu'il se fût établi entre eux d'autres relations que celles qui naissent d'un contact fréquent et d'un échange banal de politesses. Aussi bien, la liaison nouée par le jeune comte avec Florentine avait un caractère si

absorbant et si exclusif, qu'on peut dire qu'elle aboutissait à une confiscation absolue.

Tristan ne reçut donc pas sans surprise de lord S... une missive qui était la première que celui-ci lui eût jamais adressée. Il rompit le cachet et ouvrit la lettre en se demandant si l'excentricité britannique n'avait pas porté lord S... à lui envoyer, sous une forme presque solennelle, une simple invitation à souper. Mais tout à coup ses yeux se troublèrent, une pâleur effrayante envahit son visage, et une sueur froide se répandit sur son front. Le billet qu'il tenait à la main était ainsi conçu :

« Mon cher comte,

» Je pars demain soir pour Londres, et veux, avant de quitter Paris, vous rendre un service, parce que j'ai pour vous, malgré la frivolité de nos relations, une considération profonde et une estime véritable. J'ai perdu, l'un de ces derniers jours, 12,000 francs au lansquenet contre une personne que vous avez le malheur d'honorer de votre amitié. Je ne les regrette nullement, je vous prie de le croire, et je voudrais même que la somme fût plus considérable, s'il doit résulter pour vous, de ma lettre, une résolution dans l'accomplissement de laquelle il me serait pénible de vous voir apporter la moindre hésitation.

» En deux mots, mon cher comte, j'ai acquis la con-

viction, bien douloureuse pour vous, que la personne dont il s'agit triche au jeu. Je vous engage ma foi de gentilhomme de garder le secret sur une pareille infamie. Permettez-moi pourtant d'y mettre une condition : c'est qu'en vous séparant sur l'heure de mademoiselle Florentine, vous enlèverez ainsi à quiconque le droit de vous considérer à l'avenir comme son complice. »

En achevant ce message, l'infortuné jeune homme ne put réprimer un cri de douleur et de rage.

A ce cri, Florentine se réveilla en sursaut :

— Qu'est-ce donc? Qu'as-tu, mon Tristan? fit-elle de sa voix la plus douce.

Le comte, haletant, éperdu, demeura muet quelques instants; puis, obéissant à une inspiration soudaine, il répondit d'une voix calme en apparence :

— Ce n'est rien. Comment te trouves-tu maintenant, cher ange?

— Un peu mieux, mon ami.

— J'en suis enchanté; car j'avais oublié de te dire que j'attends demain chez moi, dans la matinée, quelques amis. Nous jouerons au lansquenet. Tu en seras, n'est-ce pas?

— Oh! oui, certes; j'adore le lansquenet. Quelle est cette lettre que tu tiens à la main?

— C'est une lettre de lord S*** qui s'excuse de ne pouvoir être des nôtres. Il retourne à Londres.

— Ah! tant pis! Lord S*** est beau joueur.

— Surtout quand il perd, murmura Tristan, les dents serrées et le cœur en proie aux plus tumultueuses émotions; mais sois tranquille, il y en aura d'autres, et tu pourras gagner... comme tu as gagné avec lord S*** n'est-ce pas, Florentine?

La danseuse ne répondit pas; elle s'était rendormie.

— Mon Dieu! s'écria Tristan, faites-moi la grâce qu'elle soit innocente.

V.

Le tonnerre gronde, la pluie tombe par torrents sur les boulevards devenus déserts, à l'heure où Paris voit d'ordinaire s'épandre, en tous sens, le long de cette magnifique artère, les flots de son immense population, à l'heure où l'on rentre du bois, du bureau, de l'étude, de la promenade pour aller dîner.

Si l'on pouvait pénétrer dans l'intérieur de chaque logis, on verrait bon nombre de peureux occupés à fermer hermétiquement volets et rideaux pour ne point être aveuglés par les éclairs qui embrasent incessamment l'atmosphère de leurs sinistres lueurs, pendant que quelques rares admirateurs des grands spectacles de la nature, quelques poëtes ou quelques badauds, collés derrière leurs vitres,

observent d'un œil curieux ce qu'on peut considérer à bon droit comme un avant-goût de la fin du monde. Quelles que soient les impressions qu'on éprouve pendant un grand orage, il y a, on le sait, pendant sa durée, une sorte de suspension tacite de tout travail, de toute occupation.

Cependant, comme il n'y a pas de règle qui n'ait ses exceptions, il ne faut pas s'étonner si, dans un élégant appartement de garçon du boulevard des Italiens, un groupe d'hommes et de femmes rassemblés autour d'une table de jeu, couverte d'or et de billets de banque, se livre aux fiévreuses émotions du lansquenet, sans plus se préoccuper de l'état du ciel que si le ciel n'existait pas. On a dit avec raison depuis longtemps que ce serait toujours en vain que Dieu ferait entendre son tonnerre aux oreilles des joueurs.

Un éclair plus violent que tous les autres vient d'inonder l'appartement et illumine les visages des joueurs d'une clarté blafarde. Ceux-ci gardent le silence, silence troublé seulement par le bruit métallique des pièces d'or et le froissement des billets dont on fait le compte ; puis une voix s'écrie :

— Il y a 220 louis au jeu. Qui est-ce qui tient? Je suis à ma quatrième passe.

— Banquo! répond une voix stridente, une voix féminine.

A ce moment, la foudre éclate avec un horrible fracas.

Le tonnerre vient de tomber à cent pas de la maison; des cris plaintifs se font entendre; sans doute le feu du ciel a fait quelque victime, mais qu'importent le feu du ciel et les victimes qu'il peut faire, quand sur la terre on joue au lansquenet et qu'on a devant soi un enjeu de 220 louis? Les cartes, maniées par une main exercée, tombent l'une sur l'autre avec une précision toute mécanique, et chacun retient son souffle, comme si l'on craignait, en respirant, de troubler les mystérieuses manifestations du pouvoir de cette aveugle divinité qu'on appelle le Hasard. Tout à coup le banquier s'arrête, et le cœur des joueurs salue par un indescriptible frémissement sa nouvelle victoire, pendant qu'il murmure lui-même d'une voix grave et avec le plus grand flegme le répons d'une litanie déjà bien connue du lecteur.

— Encore gagné! Oh! comme j'ai du bonheur en France! Ma chère Florentine, je vous prie d'en recevoir mes excuses.

— Je ne vous en veux pas, cher prince, dit Florentine, je n'en veux qu'aux cartes. Toutes les fois qu'il m'arrive de tenir, je perds, et je n'ai pas encore eu une seule main dans toutes mes banques. C'est décourageant, ma parole d'honneur.

— Aussi, ma toute belle, reprit sardoniquement le docteur Godard, vous êtes trop ambitieuse! on ne peut avoir tous les bonheurs ensemble. Quand j'ai bien déjeuné, moi, je suis homme à me contenter d'un mauvais

dîner; et, ajouta-t-il, en jetant un coup d'œil sur Tristan, pâle et muet dans un coin de la table, vous avez oublié le proverbe : « Malheur au jeu, bonheur en ménage. »

— Allons, docteur ! fit la danseuse d'un ton plein de mauvaise humeur, taisez-vous! Vous êtes insupportable avec vos aphorismes. Gardez-les pour vos malades! Si vous les guérissez, par hasard, vous êtes en droit de les ennuyer.

— Attrapez, docteur, reprit le baron de Pontauriol; voilà ce que c'est que de jouer avec la chatte quand le temps est à l'orage.

— Dis donc, Florentine, fit à son tour mademoiselle Fernande Corniquet, la dulcinée du grand boyard moscovite, sais-tu qu'il n'est pas poli, le baron, de nous comparer ainsi à des bêtes?

— Oh! ma chère Fernande, repartit vivement le docteur, la comparaison ne s'applique pas à vous; vous n'en avez pas besoin.

— Excusez-moi, mes charmantes, dit Gédéon, si j'ai blessé l'une d'entre vous sans le vouloir; c'est un souvenir de ballet que j'évoquais. Vous savez, messieurs, *la Chatte métamorphosée en femme*. Il y a quelques années de cela. Mais j'oubliais que ces dames sont trop jeunes pour avoir même entendu parler de ce ballet, qui n'est plus au répertoire.

— Messieurs, s'écria le prince Ratanoff, visiblement intrigué par le ton d'aigreur que la conversation venait de

prendre, bien qu'il n'en eût recueilli que quelques mots sans suite, je ne souffrirai pas que les choses aillent plus loin et que mon ami le baron de Pontauriol soit molesté parce qu'il prend mes intérêts.

—Ah çà! interrompit Godard, qu'est-ce qu'il veut dire, ce pauvre prince? C'est bon d'être sourd, mais il ne faut pas en abuser.

— Oui, reprit le prince en s'animant, j'ai entendu distinctement une épithète mal sonnante, adressée à mon ami le baron de Pontauriol. On l'a appelé bête. Du moment que le coup est contesté, je le tiens pour nul; il ne faut pas qu'on puisse dire qu'entre gens d'honneur, comme nous le sommes tous ici, il y a quelque déloyauté, quelque tricherie.

— Qui parle de tricherie? cria une voix tonnante.

En même temps, le comte de Morvilliers, qui était demeuré rêveur et en proie à une préoccupation intime et absorbante pendant tout le dialogue qui précède, se leva de son siége les lèvres tremblantes et les yeux presque hagards.

Le prince se leva également.

— Allons, murmura le docteur, à l'autre maintenant! Je savais bien que l'amour rendait aveugle, mais il paraît qu'il rend sourd aussi. C'est de la contagion.

Puis, élevant sa voix jusqu'au diapason le plus élevé qu'elle pût atteindre, Godard se mit à crier, en scandant en quelque sorte chaque mot :

— Prince Ra-ta-noff, comte de Mor-vil-liers, m'en-ten-dez-vous?

Le prince et le comte hochèrent l'un et l'autre affirmativement la tête.

— C'est bien heureux! Eh bien! don-nez-vous la main.

— Pourquoi?

— Par-ce-que vous êtes au-jour-d'hui aussi sourds l'un que l'autre.

Un accès d'hilarité générale à laquelle le prince fut le premier à s'associer, accueillit cette facétie, et les deux antagonistes s'étant en effet donné la main, on se mit en devoir de continuer le jeu.

— Prince, s'écria Florentine, de façon à être entendue, la main vous reste. Combien voulez-vous me la vendre?

— Chère belle, répondit le boyard avec beaucoup de galanterie, je me sens en veine aujourd'hui de toutes les façons, puisque vous venez d'exprimer un vœu qu'il m'est donné de satisfaire. A ce titre, ce serait à moi d'acheter, à vous de vendre.

En même temps, il remit les cartes entre les mains de la danseuse, pendant que Godard, toujours moqueur, disait tout bas à Gédéon :

— Hein, baron, comme on est galant en Russie!...

— Messieurs, reprit Florentine, faites vos jeux, j'ai 440 louis.

A ce moment, Tristan, dont la pâleur redoubla, se leva de nouveau, en proie à une agitation qui ne lui permettait plus de se tenir en place.

— Qu'est-ce donc? qu'avez-vous, cher comte? lui dit-on.

— Ne trouvez-vous pas, balbutia-t-il d'une voix altérée, qu'il fait bien chaud ici? On dirait que l'orage se calme, je vais ouvrir une fenêtre.

— Tiens, tiens, dit Fernande, il y a eu un orage? je ne m'en étais pas aperçue.

— Ni moi, répéta Florentine.

— Ni moi, continua le chœur des joueurs.

— Allons, s'écria le baron, toujours chorégraphie, même au lansquenet, le jeu est fait. Une! deux! trois! Partez, Florentine, et en mesure!

On n'entendit plus, dès lors, dans le salon, d'autre bruit que celui des cartes qui tombaient l'une sur l'autre avec une sonorité presque sinistre, pendant que Tristan, debout, l'œil fixé sur sa maîtresse, dont il ne perdait pas un mouvement, cherchait à comprimer avec sa main les bondissements tumultueux de son cœur.

Au dehors, l'orage durait toujours, et la pluie tombait avec un clapotement monotone sur les dalles des trottoirs.

— Florentine a perdu, dit le baron.

— Perdu! s'écria Tristan, dont le front s'illumina soudain d'un rayon de bonheur et d'espoir, Florentine a perdu!... Est-ce bien possible? Oh! ajouta-t-il intérieurement, lord S*** a donc menti! Merci, mon Dieu! merci!

— Pauvre Florentine! murmura-t-on en chœur, elle a bien du malheur aujourd'hui.

En même temps, le comte, cédant à un irrésistible mouvement, s'approcha de la danseuse et lui baisa le front.

— Eh bien! fit la jeune femme d'un ton plein d'amertume, est-ce que vous croyez, par hasard, qu'un de vos baisers vaut 440 louis? Vous vous trompez, mon cher.

Tristan était trop heureux du résultat de l'épreuve à laquelle sa belle et adorée maîtresse venait en quelque sorte de se soumettre spontanément, pour chercher à relever ce qu'il y avait de désobligeant pour lui dans une semblable apostrophe; aussi, prenant affectueusement la main de Florentine :

— Ma pauvre enfant, lui dit-elle, vous êtes décidément en mauvaise veine aujourd'hui, et je vous engage à ne plus jouer.

— C'est cela, reprit la danseuse; voilà 500 louis que je perds, et vous voulez que je me retire du jeu au moment où j'allais peut-être les regagner; vous n'y pensez pas.

— Je payerai pour vous, ma Florentine.

— Belle nouvelle! murmura le docteur; qui en doute?

— Le comte a raison, dit Fernande, il ne faut pas s'entêter contre le sort. D'ailleurs, Florentine, si tu perds aujourd'hui 500 louis, tu en as gagné 600 l'autre jour à lord S***. Bénéfice net, 100 louis. Oh! je sais calculer, moi. Pauvre lord S***! comme tu l'as traité ce soir-là! Il n'y voyait que du feu!

— Elle est naïve, au moins, celle-là, continua Godard, se penchant à l'oreille de Gédéon.

En entendant prononcer le nom de lord S***, Tristan avait tressailli.

Quant à Florentine, un observateur tant soit peu perspicace aurait pu deviner sous le masque de dépit et de mauvaise humeur empreint dans toute sa physionomie et qu'elle affectait d'exagérer encore dans ses paroles, les germes d'une joie secrète et d'une résolution inébranlablement arrêtée.

— Messieurs, s'écria-t-elle, le prince Ratanoff m'avait cédé sa main. La banque m'appartient à présent, puisque c'est mon tour. Je fais vingt-cinq louis.

En même temps et avec une merveilleuse dextérité, la jeune femme substitua au jeu de cartes qu'elle tenait dans sa main, un jeu nouveau tout préparé, et qu'elle tenait adroitement caché sous les plis ondoyants de sa robe.

Si vive et si habile qu'eût été cette manœuvre, elle n'avait pu échapper à l'œil inquisitif de Tristan, qui, comme on l'a vu, était demeuré debout auprès de la table de jeu autour de laquelle tous les joueurs étaient assis. Le malheureux chancela; ses yeux se fermèrent, une lividité étrange décomposa les traits de son visage; il voulut parler, mais la parole expira dans son gosier, et il tomba à la renverse sur le parquet du salon.

Tous les joueurs furent debout en un clin d'œil, et l'on s'empressa autour du maître de la maison, qui, sous lo

poids des émotions si diverses par lesquelles il venait de passer instantanément, avait perdu connaissance : on lui fit respirer quelques sels, et il ne tarda pas à reprendre ses sens, s'excusant auprès de ses hôtes, sur l'influence de l'orage et sur une mauvaise disposition, d'avoir joué ainsi le rôle de trouble-fête. Cependant, comme l'heure du dîner approchait, et que l'incident qui avait fait cesser le jeu n'était guère de nature à permettre de le reprendre, tout le monde se retira, et Tristan demeura seul avec Florentine.

Il y eut un long silence. La jeune femme avait compris instinctivement que ce n'était point seulement l'air extérieur qui se trouvait chargé d'une électricité violente, et qu'elle devait attribuer à toute autre chose qu'à une cause purement physique la défaillance si surprenante dont Tristan venait d'être atteint.

Le mouvement désordonné de son sein, sous le léger corsage qui le couvrait, n'accusait que trop le trouble profond de son âme ; elle respirait mal, et son assurance native n'était que sur sa physionomie. Elle s'était jetée sur un divan, dans une pose si naturellement gracieuse, si élégamment et si naturellement dessinée, que devant l'improvisation séduisante de cette statuaire animée, l'amour eût dû se réveiller par l'admiration, s'il n'eût été étouffé par quelque implacable parti pris.

Le comte, après avoir préalablement fermé les portes et les fenêtres, se promenait convulsivement de long en

large dans le salon, comme une bête fauve dans sa cage.

Florentine jugea que laisser prolonger ce silence serait dangereux..... Elle se leva, et s'approchant de Tristan :

— Est-ce que vous êtes encore souffrant, mon ami ? lui dit-elle de sa voix la plus câline ; voulez-vous que je vous fasse apprêter quelque chose ?

— Non, c'est inutile, répondit le comte avec brusquerie.

Et il recommença sa promenade fiévreuse. Florentine s'était rassise sur le divan. Tout à coup Tristan s'arrêta devant elle :

— Il y a longtemps, lui dit-il, que vous n'avez écrit à votre mère.

— En effet, balbutia la danseuse avec une certaine surprise.

— Une brave femme normande, reprit Tristan, d'un ton presque dégagé, qui vous croit mariée à votre premier amant. Vous êtes en retard pour la pension que vous lui faites. Croyez-moi, écrivez-lui maintenant même.

— Mais, repartit Florentine, d'une voix moins assurée, d'où vient cette idée de me faire écrire à ma mère, ici, chez vous... aujourd'hui ?...

— Il y a des idées qu'on croirait ne jamais avoir, dit Tristan, et qu'on est bien forcé de subir !... Si je vous ai demandé d'écrire à votre mère, ajouta-t-il d'une voix entrecoupée et ses dents s'entre-choquant à chaque instant

sous l'influence d'une sorte de frisson intérieur, c'est qu'il y a une telle sympathie entre nous, que ce qui est une nécessité pour l'un devient un devoir pour l'autre. Or, j'ai écrit ce matin à ma mère... et ce que je lui dis dans ma lettre pourrait, avec peu de variantes, servir à la vôtre !...

— Et que lui dites-vous dans votre lettre?... que vous me quittez?... Je devais m'y attendre.

— Pas de cette façon. Mais lisez-vous-même.

Florentine prit la lettre que Tristan avait tirée de sa poitrine... et lut d'une voix cette fois terriblement altérée les lignes suivantes :

« Quand vous lirez cette lettre, ma bonne mère, je ne serai plus. »

— Voilà, interrompit Tristan, ce que vous devrez transcrire littéralement. Continuez.

« Je meurs pour une personne bien peu digne de mon amour. »

— Je voulais vous faire changer cela, continua Tristan; mais, après réflexion, je trouve que c'est toujours applicable.

— Ah çà! avant de continuer, dit Florentine, dominée par une insurmontable angoisse, et jetant la lettre sur le divan, voulez-vous m'expliquer ce que signifie cette lugubre folie?

— Ce n'est point une folie. Il y a une heure, cette lettre n'était qu'une précaution; elle devait être remise à

ma mère ce soir, et seulement dans le cas d'un événement qui n'était que possible; mais, maintenant, elle sera envoyée dans un quart d'heure, en même temps que la vôtre sera jetée à la poste.

— Ah çà! perdez-vous la tête, Tristan?

— Je suis dans mon sang-froid. J'ai envisagé ma situation. Je pouvais vivre encore séparé de ma mère, ingrat, coupable, ruiné, désespéré par vous... mais je ne veux pas vivre déshonoré...

— Allons, voilà les grands mots, s'exclama Florentine en haussant les épaules avec impatience et en cherchant encore, par un suprême effort, à déployer une assurance qu'elle avait totalement perdue. Quelle mouche vous a piqué pour vous inspirer ainsi cette monomanie funèbre de billets de faire part anticipés?

— Florentine, reprit Tristan d'une voix sourde, il y a quelquefois des moments où l'assurance est le salut, d'autres où elle n'est qu'une impudence stérile... Un homme, un galant homme, lord S*** vous a accusée de l'avoir volé au jeu! Je lui ai répondu qu'il avait menti, et nous devons nous battre ce soir à six heures... J'ai passé la matinée, pendant que vous dormiez encore, à chercher des témoins, que je n'ai pas dû choisir dans nos amis habituels... car j'espérais ainsi mieux ensevelir dans le silence ce que je croyais être une calomnie. On peut bien se faire tuer pour une lorette, une femme sans mœurs et sans cœur; mais une femme qui s'est approprié le bien

d'autrui par une tricherie infâme... une voleuse enfin, tranchons le mot, on la livre à la justice, ou, quand on l'aime trop pour pouvoir s'en séparer, on se tue avec elle.

A ces mots que laissaient à peine articuler les transports d'un délire fiévreux, Florentine avait visiblement pâli, car elle comprenait que Tristan était en proie à un désespoir sans frein et sans limites, une de ces crises suprêmes de la raison, tempête mentale sans rivage et sans horizon!... Elle sentait qu'un insaisissable espace, qu'un imperceptible atome séparait peut-être ce jeune homme d'un acte effrayant, d'un crime!... Elle jugeait que, luttant avec cette âme qui se débattait dans une sorte d'agonie morale, il suffirait, de sa part, d'une manœuvre hasardée, d'une parole gauche, pour la précipiter sur cette pente terrible où elle ne la retenait qu'à grand'peine... Peut-être le plus simple et le plus sûr moyen était-il encore d'opposer une dénégation; mais à peine avait-elle entr'ouvert la bouche, que Tristan avait deviné sa pensée.

— Ne cherche pas à mentir, dit-il d'une voix terrible; à l'instant même, je t'ai vue substituer un jeu préparé à celui que t'avait remis le prince... C'est la vérité, et si c'était une illusion... oh! je ne voudrais point perdre celle-là! car elle me donne le courage d'en finir avec l'existence que tu m'as faite... Aussi bien, quel est mon rôle sur la terre, où, chaque jour, je détruis mon avenir,

mon repos, mon honneur, et, ce qui est plus affreux encore, la vie de ma mère! Et tout cela sans confiance et sans bonheur... car tout ce que je t'ai donné de dévouement et de sacrifices n'a pu aller jusqu'à ton cœur!... As-tu seulement un cœur? Oui, je n'ai pour toute récompense de tant d'idolâtrie qu'un horrible malaise, qu'une anxiété cruelle et de tous les instants... car je sens que tu n'es pas, que tu ne peux rester à moi... car je lis toutes tes trahisons de l'avenir dans toutes tes souillures du passé... car je me consume inutilement dans cette inutile aspiration vers un retour de tendresse impossible, vers une félicité irréalisable! Et puis, quandbien même je voudrais m'obstiner dans cette voie de souffrances et de perdition, le pourrais-je?...Ne serions-nous pas bientôt séparés? Je ne te verrai plus du jour où la porte de la prison de Clichy sera fermée sur moi.

Florentine fit un geste de dénégation violent.

— Eh! s'écria Tristan, avec l'ironie de la fureur, quand tu voudrais venir me voir, est-ce que tu le pourrais? A ce moment-là tu seras déjà à Saint-Lazare!...

Et il partit d'un éclat de rire convulsif.

— Allons, allons, dit-il un moment après d'une voix brève... écris à ta mère, et fais vite.

Un moment subjuguée, Florentine prit une plume, traça quelques lignes,... puis, tout à coup, interrompant sa lettre:

— C'est inutile, dit-elle; je n'ai qu'une seule affection

au monde... c'est toi, tu le sais bien... A quoi bon des paroles de tendresse qui mentent? Tu peux faire ce que tu voudras... Je suis prête... Seulement il est inutile d'en venir à de pareils moyens et de se condamner en même temps que la femme que l'on pourrait si facilement quitter... quand on ne l'aime plus.

Tristan haussa les épaules.

— Et quand il serait vrai, continua Florentine, que, dominée par des engagements impérieux et pour t'épargner un chagrin, j'aie cherché un moment ailleurs des ressources que je savais épuisées chez toi... quand j'aurais été criminelle, méprisable même, est-ce une raison pour qu'il ne te reste rien de cet amour dont tu parlais tant!... Si je t'avais moins aimé, moi, m'était-il donc si difficile de me vendre? Aurais-tu préféré cela?

Tristan se cacha le visage entre ses mains.

— Ah! continua la jeune femme, tu aurais bien pu faire, toi, tout ce que tu aurais voulu... Il n'y a pas de crime, il n'y a pas de flétrissure qui pourrait me détacher de toi... Que veux-tu!... nous autres, nous sommes si misérables, que nous ne connaissons pas ces demi-passions qui comptent sans cesse avec tous les scrupules! Ou nous aimons, ou nous n'aimons pas! Aussi, on finit toujours par nous jeter là comme on jette un bouquet fané... Puis vous allez trouver des femmes dont l'amour fait des conditions, dont les élans, par-devant notaire, se régularisent selon votre passé, selon votre position,

surtout selon votre fortune! Oh! toi, du moins, tu as plus de pitié de moi ; si réellement tu veux me tuer..... je t'en remercie!... Ah! tiens, je crois que je mourrais heureuse, si je savais que c'est chez toi l'excès de la passion, et non un mouvement d'horreur qui me frappe.

Pendant que Florentine laissait tomber ces paroles prolongées à dessein, l'exaltation de Tristan s'était un peu apaisée; plusieurs fois il avait dirigé ses pas vers l'endroit où il savait ses armes placées... Plusieurs fois il s'était arrêté... non par amour de la vie, car il était en proie à l'une de ces surexcitations fébriles qui rendent inaccessible à tous les instincts les plus intimes de l'humanité... mais il se sentait, peu à peu, reprendre par ces influences qui avaient à la fois pour lui le lien de l'habitude et l'attrait du sentiment le plus puissant... Il éprouvait de nouveau le besoin d'écouter cette voix qui lui avait fait entendre de si enivrantes paroles, de contempler ce regard d'où semblaient ruisseler de si captivantes voluptés!...

Florentine observait d'un œil victorieux eet affaissement d'une violence qui s'était dévorée elle-même... elle pouvait se dire que la fin de son empire n'était point encore arrivée.

— Mais que veux-tu donc que je fasse? s'écria Tristan avec l'accent d'une douleur navrante ? Est-ce que je peux vivre lorsque ma vie est inséparable de l'infamie que tu

y jettes, de quelque scandale de cour d'assises où tu feras bientôt retentir ton nom avec le mien?

— Non, Tristan, repartit doucement Florentine, je sens que nous devons nous séparer; mais il n'est pas nécessaire de tuer votre mère par la folie que vous méditiez... Voici l'instant où vous devez songer à votre avenir, à votre carrière, à un mariage honorable!... Vous avez vingt-huit ans!... vous n'avez pas de temps à perdre. Avec une femme du grand monde, quelque jeune fille élevée au fond d'un hôtel, vous n'aurez point de passé à lui reprocher... vous le croirez, du moins... Quant à l'avenir, eh bien! quoi qu'il arrive, sa dot vous consolera !

— Oh! mon Dieu! c'est elle qui, à présent, m'accuse! s'écria le malheureux en sanglotant... Si j'étais bien sûr au moins que tu m'aimes, ajouta-t-il un moment après, tombant soudainement, du haut de sa colère fatiguée, à l'amour le plus humble et le plus suppliant.

Il serait impossible d'exprimer tout ce qui se dépense parfois de nobles instincts, de dévouement, d'héroïque abnégation dans une de ces passions sans sécurité, sans félicité, sans avenir, comme il s'en rencontre tant encore aujourd'hui.

— Oh! j'ai tant besoin de toi! dit Tristan en se couchant aux pieds de Florentine!... Si je pouvais croire un moment, un seul, que, sans arrière-pensée, sans calcul honteux, tu me donnes un peu d'amour pour une vie perdue!...

— Vous êtes un enfant, répondit Florentine avec un indicible accent où semblaient se marier la raillerie et l'attendrissement, le rire et les larmes.

Et elle passe ses doigts effilés dans la chevelure de Tristan, qui, haletant, épuisé, oublie. toutes les hontes qui pèsent sur lui et ne demande plus qu'à s'endormir dans son illusion menteuse et dans son amour désespéré.

Cinq heures sonnent... et Tristan, longtemps immobile, la tête sur les genoux de Florentine, se rappelle quels irrésistibles devoirs le réclament... il se redresse convulsivement, frissonnant, comme sous un rêve pénible.

— Écoute, dit-il à Florentine, tout à l'heure, tu viens de gagner vingt-cinq louis par un vol... mais beaucoup moins que tu n'avais perdu, je crois!

— Oui.

— Tu as gagné douze mille francs à lord S***. Ces deux occasions sont-elles les seules où tu te sois laissée aller à une pareille infamie?

— Oui...

— Tu me le jures?

— Je te le jure.

— Et tu me jures, quoi qu'il arrive et quels que soient tes embarras, de ne jamais recourir à de pareils moyens?...

— Je te le jure encore.

— C'est bien!... Il y a là quinze mille francs, tout ce que j'avais pu me procurer à grand'peine!... Je vais forcer lord S*** à en accepter douze mille; le reste sera pour passer le mois!... Qu'arrivera-t-il ensuite?... Je ne veux plus y songer aujourd'hui.

Et il s'élança hors de l'appartement après un long baiser.

— Ouf! s'écria Florentine quand elle se trouva seule, il y a eu du tirage.

Puis, se plaçant devant une glace, elle se mit à réparer le désordre de sa coiffure. Tout en vaquant complaisamment à cette tâche, et en lissant entre ses doigts sa chevelure d'impératrice, dont elle était fière à bon droit, elle devint rêveuse; le feu de ses yeux s'éteignit dans une molle langueur, et, laissant tomber sur son sein sa tête voluptueuse, elle ajouta :

— Ah çà! est-ce que je serais assez bête pour me mettre à aimer ce fou-là?

Dans ce moment, une voiture armoriée s'arrêtait devant la porte de la maison, et un valet de pied, qui en était descendu, demandait au concierge si M. le comte de Morvilliers était chez lui.

Lorsque la réponse négative du concierge fut rapportée dans l'intérieur de la voiture, un cri de douleur l'accueillit.

Sur ces entrefaites, un domestique de Tristan vint à passer, et une voix brisée par les plus douloureuses émotions appela cet homme par son nom.

— Est-ce bien sûr, dit cette voix, que mon fils ne soit pas chez lui?... Il faut absolument que je lui parle.

— Il n'y est pas, madame la marquise, répondit le domestique, se découvrant respectueusement.

—Il faut alors que je l'attende, que je lui écrive, que je lui fasse parvenir un mot. Conduisez-moi à l'appartement de mon fils!

En même temps la marquise de Morvilliers était sortie de sa voiture, et, debout sur le marchepied, elle s'apprêtait à franchir le seuil de la maison.

—Oh! n'allez pas plus loin, madame la marquise, fit le domestique avec embarras.

— Pourquoi? reprit impatiemment la douairière.

— Parce que, balbutia le domestique en se penchant à l'oreille de la marquise, mademoiselle Florentine est chez M. le comte.

La mère de Tristan resta un instant incertaine, immobile; puis, s'armant de résolution, elle s'écria :

— Il n'importe, conduisez-moi chez mon fils! Mon enfant, ajouta-t-elle en se tournant vers une jeune et charmante personne qui était demeurée dans l'intérieur de la voiture, je n'ose vous demander de m'accompagner; mais vous m'attendez, n'est-ce pas? Oh! quelques instants seulement, et je vous rejoins.

— Oh! madame, répondit une voix émue et du timbre le plus pur et le plus sympathique, prenez courage, Dieu protége toujours les mères telles que vous.

Une larme perla dans les yeux de la douairière qui pressa affectueusement la main de sa jeune lectrice, et entra dans la maison de son fils.

VI.

La marquise de Morvilliers, après avoir laissé sa compagne dans la voiture, monta l'escalier de l'appartement de Tristan avec une rapidité qu'on n'aurait pu attendre et de son âge et de son état de faiblesse maladive; le domestique qu'elle avait pris pour guide la suivait à peine. La marquise pénétra sans s'arrêter jusqu'au salon, et ne s'arrêta qu'à l'aspect de Florentine qu'elle n'eut point de peine à reconnaître, bien qu'elle ne l'eût vue, on s'en souvient peut-être, qu'une seule fois, aux reflets scintillants de la rampe sur la scène de l'Opéra.

— Où est mon fils, mademoiselle? demanda brusquement la marquise.

— Madame, je crois... je ne sais... balbutia Florentine, perdant un instant son assurance à cette arrivée inattendue.

— Répondez-moi, mademoiselle, reprit plus vivement la marquise... Je ne viens pas vous demander le repos de Tristan... sa fortune... son honneur même!... Je sais que tout est perdu ou que tout doit être perdu par vous...

Il ne me reste plus de mon fils que sa vie!... C'est sa vie que je viens implorer en suppliante!... Puis-je réclamer moins, mademoiselle?... Mais les malheureux se contentent de peu, et vous m'avez rendue si misérable!... ajouta amèrement la marquise.

— Madame... je ne vous comprends pas, répondit Florentine avec un étonnement que, cette fois, elle n'eut pas tout à fait besoin de jouer...

— Mon fils se bat, mon fils est tué peut-être en ce moment!... N'y a-t-il que vous qui l'ignoriez?... vous, la cause désignée de ce dernier malheur... comme de tous les autres!...

Florentine chercha à prendre l'attitude de la dénégation; la marquise lui ferma la bouche.

—Un de ses témoins est venu me le dire, s'exclama impétueusement madame de Morvilliers; il n'a pas voulu m'apprendre la cause du duel, sinon que vous y étiez mêlée... sinon, ce que je devais prévoir... que, dans ce duel, quel que soit l'adversaire de mon fils, il y aura toujours un assassin : c'est vous!

L'attitude, le geste même de la marquise étaient irrésistibles de grandeur et de colère lorsqu'elle traduisait ainsi la courtisane à ce tribunal intime et terrible où le juge avait tant de droits sur l'accusée!... Grande dame, elle eût déjà regardé de bien haut la fille de rien... mais elle n'avait pas besoin de son rang, elle qui était noble aussi de la première de toutes les noblesses, celle du cœur,

pour accabler de tout le poids de son mépris les désordres intéressés d'une existence de captations vénales.

Dans la pâleur de cette mère, dans ses lèvres convulsivement agitées, dans les boucles déroulées de sa belle chevelure blanche, dans toute cette attitude enfin que donnent les plus mortelles angoisses, respirait le désespoir de la Niobé antique, demandant la vie de son dernier enfant; mais, à l'expression de dédain qui venait s'y mêler, on sentait que cette nouvelle Niobé ne s'adressait pas au ciel en ce moment et que sa colère s'abaissait au lieu de monter.

Quant à Florentine, une fois remise de sa première surprise, toute l'explosion de cette sensibilité maternelle se résuma pour elle dans cette remarque stratégique :

Elle ne sait pas la cause du duel.

— Je puis avoir mérité votre colère, madame la marquise, dit-elle enfin... mais, rassurez-vous, ce duel n'aura pas lieu.

— Dites-vous vrai? s'écria la marquise, quittant tout d'un coup l'accent de son exaltation méprisante et tombant sans transition presque à la supplication.

— J'en suis sûre, affirma la danseuse, qui, sans prétendre à la science de la divination, pouvait prévoir facilement que lord S*** se contenterait des explications et de la réparation offerte par Tristan désabusé : votre fils ne court plus aucun danger.

La marquise se laissa tomber sur un fauteuil; ses ge-

noux avaient fléchi, sa force l'abandonnait, l'inquiétude maternelle qui surexcitait son esprit et donnait à ses nerfs cette tension inaccoutumée, s'étant dissipée, il ne lui restait plus que la débilitation produite par l'épuisement dû, à la fois, à ses longues souffrances matérielles et à la crise douloureuse qu'elle venait de subir.

— Votre fils ne court aucun danger, continua Florentine... vous n'avez point à vous alarmer d'un caprice, d'une distraction qui aura duré, peut-être, un peu plus que ne durent habituellement les aventures de ce genre... Votre fils m'oubliera bientôt, madame, et quelque illustre mariage vous le rendra : vous serez bien vengée alors, car il ne restera plus de souvenir de cette folie que dans le cœur de la créature méprisée qui s'est permis d'aimer sérieusement un fils de famille pour qui elle n'était qu'un jouet et un passe-temps. Oh! je sais, continua Florentine, répondant à un mouvement que la marquise avait eu à peine la force de manifester, je sais qu'on nous refuse, à nous autres, le droit de ressentir la moindre affection pour l'homme à qui nous nous sommes données... aussi n'est-ce pas votre pitié même que j'ose vous demander, madame, je n'aspire qu'à vous rassurer. Daignerez-vous me pardonner encore d'avoir eu cette témérité?

La marquise considérait attentivement l'habile comédienne pendant qu'elle débitait ce rôle... elle avait peine à se soustraire à la fascination de cet organe qui, vibrant, à l'ordinaire, de tant d'indépendance et d'éclat, s'assou-

plissait cette fois au diapason de l'humilité et de la supplication. Elle devinait, avec son instinct de mère et son tact de femme, ce qu'il y avait de séduction et de domination irrésistibles dans ce regard qui se baissait avec docilité sous les accusations d'une mère alarmée.

— Oh! vous avez beau dire, mademoiselle, reprit la douairière, vous êtes bien cette femme dangereuse dont on m'a tant parlé. Mon fils est perdu si vous ne voulez pas le quitter... et vous ne le voudrez pas...

— Je n'en ai pas la force, madame, répondit Florentine, en étouffant un soupir. Est-ce à vous de trouver extraordinaire qu'on aime à ce point M. de Morvilliers?

— Il suffit, mademoiselle, reprit la mère... J'oublie, après tout, que vous êtes ici chez vous, puisque mon fils le veut, et que c'est moi qui suis venue vous y trouver... Restez-y donc... c'est à la mère de Tristan de vous céder la place.

Et la marquise se leva... Mais tant de fatigues et d'émotions avaient achevé de la briser. Les lèvres de la marquise blêmirent, elle chancela... et put à peine reculer jusqu'à un fauteuil, où elle tomba, perdant tout à fait connaissance.

— Allons, murmura la danseuse, il paraît que les évanouissements sont de famille chez les Morvilliers. Si l'on s'en mêle à présent au faubourg Saint-Germain, qu'est-ce que nous ferons donc, nous autres!

Tout en se livrant à ce soliloque, Florentine cherchait

son flacon de sels, et comme elle ne le trouvait pas, elle sonna violemment. Un domestique parut. C'était justement celui qui avait introduit la marquise. Cet homme avait déjà grossi dans son esprit les suites d'une scène dont il craignait que son maître ne fît descendre jusqu'à lui la responsabilité; aussi fut-il alarmé au plus haut point en apercevant la marquise pâle et sans mouvement dans un fauteuil.

Sur quelques mots de Florentine, il sortit, descendit précipitamment l'escalier et courut à la voiture.

— Vite, s'écria-t-il, un flacon... pour madame la marquise... madame la marquise vient de se trouver mal.

Il n'en fallait pas tant pour que Louise, déjà très-inquiète des préoccupations qui agitaient la mère de Tristan, et surprise, d'ailleurs, de ne pas la voir revenir, s'arrêtât à la pensée de quelque sinistre catastrophe; son rôle était tracé dans cette hypothèse fatale, et sa place était auprès de sa protectrice qui pouvait avoir besoin de son assistance.

Louise s'élança hors de la voiture, et en un instant elle fut auprès de la marquise, lui prodiguant tous les soins d'une fille dévouée, sans avoir même regardé où elle était, sans s'être même demandé avec qui elle pouvait se trouver dans l'appartement du comte de Morvilliers.

De son côté, Florentine considérait avec une curiosité avide cette apparition d'innocence et de pureté, si inatten-

due à la place où venaient de s'agiter de si détestables passions! Elle contemplait la jeune fille, cet ange de pureté un moment descendu dans l'enfer du vice, avec ce sentiment d'envie en même temps que de confusion qu'éprouvent les malheureuses renfermées à la prison de Saint-Lazare, derrière les grilles qui leur laissent apercevoir les autres femme libres et honorées... Il y avait entre Florentine et Louise comme une grille invisible... mais celle-là ne se franchit pas!

Il n'en fallait pas tant pour que la danseuse vît désormais dans Louise sa plus mortelle ennemie!... Elle eût déjà été disposée à la détester, rien qu'en rencontrant en elle une rivale en beauté. Mais ce n'était pas tout : Florentine ne venait-elle pas de retrouver dans Louise cette jeune fille inconnue de la diligence, que, par un instinct de haine anticipée, elle avait pris soin de désigner elle-même aux outrages de son amant, et qui, la veille encore, lui était apparue au bois de Boulogne comme un remords? Qui sait si bientôt, peut-être, cette jeune fille ne devait pas être pour Florentine la personnification vivante du châtiment?

La marquise reprit peu à peu ses sens, et dès que la connaissance des lieux où elle se trouvait et de ce qui s'était passé lui fut revenue, elle tressaillit à l'aspect de Louise.

— Venez, venez, Louise, dit-elle vivement, votre place n'est pas ici!

— Je comprends, madame, repartit Florentine avec

une amertume qu'elle tempéra d'humilité, ma rencontre est un outrage pour mademoiselle, qui est sans doute... de votre famille.

— Je n'ai point cet honneur, reprit Louise précipitamment et sans même regarder Florentine, je ne suis que la lectrice de madame la marquise de Morvilliers.

— Cette réponse était inutile, mon enfant, reprit la marquise, en jetant sur Florentine un regard sévère. Louise, ne cherchez-vous pas constamment à me faire oublier que je ne suis plus mère que de nom? Louise, j'entends que tout le monde vous considère comme étant de ma famille.

Florentine, on le juge bien, n'avait eu d'autre but que de savoir quelle était cette jeune fille, si pleine de candeur et de grâce virginales, qu'elle rencontrait sur son chemin pour la troisième fois de sa vie et dans une circonstance si solennelle. Son but était atteint.

La marquise se leva lentement et fit quelques pas pour sortir, appuyée sur sa lectrice.

Mais Florentine se plaça soudain devant elle.

— Arrêtez, madame, dit-elle, ce n'est point à vous à sortir d'ici. Votre douleur, l'affaiblissement qui en est la suite, me tracent mon devoir!... Je ne veux pas que M. de Morvilliers puisse me reprocher plus longtemps qu'à cause de moi l'affection de sa mère lui est enlevée, qu'à cause de moi il voit souffrir sa mère, dont j'abrége les jours! Dès aujourd'hui, je vous le promets... je vous le

jure... je ne reverrai plus M. Tristan de Morvilliers.

La marquise s'arrêta, se demandant quelle foi elle devait ajouter à une promesse dont elle ne pouvait s'empêcher cependant d'être touchée au fond de l'âme.

— Vous!... vous promettez... vous jurez... dit-elle...

Ses regards se reportèrent sur Louise, qu'un sentiment intime, invincible, l'avertissait de ne pas laisser en présence de Florentine.

— Ce n'est pas le moment, ajouta-t-elle, de parler de cela... Si vous ne me trompez pas, vous aurez bien le moyen de me prouver votre sincérité.

— Vous ne me croyez pas, madame? s'écria Florentine avec un accent de douleur profonde... Eh bien! restez encore un moment... Cette jeune fille peut demeurer aussi; quelle plus terrible, quelle plus salutaire leçon peut-elle recevoir? Car elle voit une de ces femmes qu'elle méprise si justement, atteinte, au milieu de son luxe et de sa dissipation, par un arrêt qui lui brise le cœur, et sous lequel elle est obligée cependant de se courber sans résistance... Oui, reprit-elle d'une voix brisée... sachez-le... j'avais mis toutes mes espérances de bonheur, tout l'espoir de ma vie dans l'affection de M. de Morvilliers... Mais il est d'une grande famille, je ne suis rien... Il porte un nom illustre... ma vie est condamnée par l'opinion... Je me sépare de lui... et je n'aurai droit ni à l'estime de tous dont je suis trop loin,

ni à la pitié même, qui craindra toujours de s'égarer en venant jusqu'à moi. C'est là un cruel et douloureux exemple, mademoiselle!... qu'il vous serve, non pas à éviter de suivre une route où sans doute vous ne voudriez jamais vous engager à quelque prix que ce fût, mais à vous féliciter que le sort ne vous ait pas jetée quand vous ne pouviez pas encore vous défendre.

Il y avait un tremblement nerveux dans la voix de Florentine, qui semblait attester une si profonde émotion intérieure. On eût dit que sa résignation couvrait tant de larmes, comprimait tant de sanglots, que la marquise se sentit touchée de compassion. Quant à Louise, comme si elle comprenait que son intervention ne pouvait qu'être déplacée dans la sphère inconnue où elle avait été accidentellement attirée, elle demeurait muette et ne sentait pas la répulsion toute spontanée que lui avait inspirée Florentine, céder aussi facilement devant l'habile expansion de ce désespoir aussi factice que le repentir qu'on lui donnait pour enseigne.

Florentine porta son mouchoir à ses yeux, comme pour essuyer une larme.

— Je comprends, madame, dit-elle, que je vous retiens trop longtemps ici... mais ce n'est pas à vous d'en sortir : c'est bien à moi seule. Vous êtes chez vous ici, vous êtes chez votre fils, et vous le possèderez désormais sans partage; je ne vous demande plus que cinq minutes avant de quitter pour toujours cette demeure, et peut-être

ne regretterez-vous pas l'emploi des derniers instants que j'aurai passés chez M. le comte Tristan de Morvilliers.

Elle s'était assise en achevant ces mots, et avait tracé avec une agitation fébrile quelques mots qu'elle tendit ensuite respectueusement à la marquise, en semblant craindre de toucher sa main.

La marquise lut ce qui suit :

« Tristan, vous ne me reverrez plus! Depuis longtemps j'entrave votre avenir et je vous enlève à votre mère. Je quitte bientôt la France, et pour vous, dès aujourd'hui, je l'ai quittée. Ma résolution est irrévocable, car c'est pour vous sauver que l'a prise celle qui fut jadis votre amie, et qui, dans l'exil qu'elle s'impose, tâchera de se montrer digne d'un titre auquel elle renonce pour jamais.

» Adieu, Tristan, soyez heureux.

» FLORENTINE. »

La marquise de Morvilliers considérait tour à tour Florentine et la lettre que celle-ci lui avait remise, comme si elle ne pouvait en croire ses yeux... Elle ne savait jusqu'à quel degré devait aller sa reconnaissance pour un dévouement, une abnégation dont elle avait une preuve si incontestable entre les mains.

Florentine crut devoir mettre fin à cette hésitation... et, comme si elle ne voulait accepter aucun remercîment, elle salua vivement la marquise et sortit précipitamment. Bientôt le bruit d'une voiture annonça qu'elle avait réellement quitté la maison.

— Remettez-vous, madame, vous voyez que votre fils vous sera rendu, dit Louise à la marquise en serrant ses mains et en reprenant auprès d'elle l'attitude expansive qu'avait glacée la présence de Florentine.

J'ai été ingrate envers cette femme, se dit intérieurement la marquise, car je ne puis douter de sa sincérité... Mais était-ce le lieu de lui prouver ma reconnaissance?

— Ah! reprit-elle tout haut avec agitation, je voudrais voir mon fils! Pourquoi ne revient-il pas!... Je ne puis croire encore qu'il me sera rendu.

— Mon Dieu! madame, fit Louise... si vous attendez M. le comte de Morvilliers, permettez-moi de rentrer à l'hôtel.

— Ah! je comprends, ma pauvre enfant, répondit la marquise, mon fils a été si coupable envers vous... que vous devez craindre de le revoir.

— Oh! moi, qu'importe, reprit Louise avec vivacité... mais vous, madame, vous sa mère... il vous a fait tant souffrir!...

— Oh! ne le haïssez pas trop, Louise, je vous en prie, s'écria la marquise avec cet ineffable sentiment des mères qui ne veut pas même qu'on les venge de l'enfant le plus

coupable, si inoffensive que puisse être cette vengeance.

Cependant la marquise comprit enfin que, peut-être, sa présence atténuerait pour Tristan l'effet et la portée de la lettre de Florentine, et, quoique à regret, elle se décida à se retirer, en demandant qu'on vînt la prévenir aussitôt que son fils serait rentré. Avant de partir, elle avait pris soin de cacheter elle-même le suprême message de Florentine, en recommandant expressément de le remettre au comte.

. . . .

Quelques instants après, la malle-poste d'Italie emportait une autre lettre, ainsi conçue :

A mademoiselle Lisbeth, première danseuse au théâtre de la Fenice à Venise.

« Ma chère Lisbeth,

» Je n'ai que le temps de t'écrire quelques lignes avant que l'heure de la poste soit passée. Te plais-tu, là-bas, à Venise?... moi, je m'ennuie ici à mort. Clara est mariée, il n'y a de bonheur que pour les laiderons. Amandine, de la Montansier, est bien bas; elle a vendu ses chevaux..... c'est une gentille petite femme, mais elle aime trop les acteurs... Esther a passé premier sujet; son agent de change a mis des fonds dans l'Opéra.

» Retiens-moi un appartement dans un hôtel près du

tien... Je suis décidée à t'aller rejoindre avec mon jaloux. Il est toujours amoureux fou de moi; mais il s'est passé des choses... Je te conterai cela... Bref, pour le conserver, je sens qu'il n'y a plus que ce moyen. Que veux-tu, ma chère? J'ai peut-être tort, mais j'aime encore mieux Tristan que tout autre homme..... Ils sont tous si laids ou si bêtes!..... Nous suivrons bientôt cette lettre. A bientôt donc, ma chère Lisbeth.

» Ton amie,

» FLORENTINE. »

Était-ce là tout simplement de l'impudence au premier chef, ou bien Florentine était-elle douée du don de seconde vue?

VII.

Par une de ces matinées où le boulevard de Gand semble s'épanouir triomphalement au soleil qui inonde d'un reflet joyeux l'élégant pêle-mêle de dandies, de chevaux, de voitures, incessamment amassés dans ce coin de la capitale, on voyait attablés à l'une des fenêtres du café de Paris, donnant sur le boulevard, trois des personnages de cette histoire, le baron Gédéon de Pontauriol, le prince Ratanoff et le docteur Hector Godard.

Il y avait entre eux encore une place vide à la table qu'ils occupaient.

— C'est une bonne chose, fit Godard, en avalant un verre d'excellent bordeaux-laffitte, de déjeuner ainsi sans femmes; on n'entend point mentir sans nécessité : seulement, il paraît que nous ne verrons pas Tristan.

— Si fait, dit Gédéon, je suis bien sûr qu'il viendra : nous avons rendez-vous ensemble; il doit me charger de terminer l'affaire de Florentine auprès de l'administration. Elle rompt décidément son engagement pour partir avec lui en Italie. La nouvelle est officielle. On ne parlait que de cela hier soir à l'Opéra.

— Il est donc tout à fait décidé à cette folie? repartit Godard. Ce n'est pas, au reste, que cela m'étonne, après son évanouissement d'hier et toutes ses divagations pendant que nous jouions chez lui au lansquenet. Allons! décidément, il n'y a rien de bête comme les amoureux.

— Sans compter, dit le baron, que c'est d'un déplorable exemple... Rompre ainsi son engagement pour une amourette... Il n'y a plus de ballet possible! Elle payera le dédit, soit! mais payera-t-elle l'effet désastreux d'une pareille escapade pour tout le corps de ballet, si l'on sait qu'on peut, pour deux ou trois billets de mille francs, planter là le répertoire et l'Opéra!

— Bah! dit Godard, s'il en coûte si peu pour quitter le corps de ballet, en revanche on sait tout ce qu'on gagne en y entrant. C'est un endroit où il pleut toujours

de l'or; aussi les désertions n'y sont pas dangereuses. Demandez plutôt au prince Ratanoff. Est-ce que Fernande lui demande à s'en aller à Pétersbourg?

— Messieurs, dit le boyard, qui avait prêté l'oreille à cette interpellation, puisque vous me demandez mon avis, je trouve qu'on danse beaucoup mieux à Paris qu'à Pétersbourg.

— Bravo! s'écria le docteur; quant à moi, je commence à croire qu'on est plus sourd en Russie qu'en France. Vive le progrès!

—Oh! oui, certes! reprit le prince, excellent déjeuner! En tout et pour tout, vive la France!

— Au fait, continua gravement le baron, qui n'aimait pas à sortir du domaine de la chorégraphie, tout bien considéré, si quelqu'un doit quitter le corps de ballet, ce qui est très-fâcheux, je le répète, je préfère encore que ce soit Florentine... Mauvaise pensionnaire, toujours à l'amende... Pas de progrès!... pas une pirouette sérieuse!... et puis des pointes déplorables!

— Florentine est jugée, repartit Godard; mais le plus fâcheux de tout cela, c'est que le départ de Tristan peut être fatal, non-seulement à lui-même, mais à la marquise de Morvilliers, son excellente et malheureuse mère.

Déjà, au seul nom de Tristan, parvenu confusément à ses oreilles, un personnage, placé à une des tables voisines, avait paru prêter quelque attention; mais quand le nom de la marquise de Morvilliers fut prononcé, ce per-

sonnage tressaillit comme frappé par une secousse électrique. C'était un homme déjà parvenu à cet âge où la maturité confine à la vieillesse, c'est-à-dire d'environ cinquante-cinq à cinquante-huit ans, de haute stature, et même d'une encolure assez puissante, bien qu'il eût conservé une taille encore mince et presque svelte. Sa moustache blonde, retroussée à la hussarde, contrastait avec ses cheveux, qui étaient complétement blancs, et il portait sur sa redingote, boutonnée militairement, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

— Oui, continua Godard, je connais le médecin de la marquise, je sais l'effet que doit produire sur elle ce départ... et si Tristan veut hériter, il en prend le meilleur moyen.

Une impression pénible se peignit sur la physionomie de l'homme au ruban rouge.

— Tristan en sera désolé, continua Godard, car il adore sa mère! Il déteste son amour; mais il aimera toujours cette femme, et ce garçon-là s'éteindra misérablement sous ce joug bâtard auquel on s'attache et on succombe à la fois par ses souffrances mêmes.

L'homme au ruban rouge s'était approché de la table des causeurs.

— Vous me pardonnerez, messieurs, s'écria-t-il avec une aisance pleine de grâce et de noblesse, d'intervenir ainsi sans façon dans votre conversation, à laquelle j'ai laissé bien involontairement mes oreilles prendre part...

Si mon nom n'est pas une excuse, il sera, du moins, un commencement d'explication : le vicomte de Fenestrange, ancien officier de la garde royale; proscrit en 1832 pour sa participation aux affaires de la Vendée, et libre enfin de rentrer dans son pays de par la république.

Gédéon se souvenait parfaitement d'avoir entendu parler à Tristan d'un ami de sa famille ainsi nommé... La rare distinction empreinte dans tout l'extérieur du nouveau venu et la bonne grâce avec laquelle il se présentait, répondaient, d'ailleurs, suffisamment pour lui; on lui offrit place, et on se mit à sa disposition avec toute la politesse obligée.

— Arrivé de cette nuit seulement à Paris, reprit Fenestrange, avant toute visite, je suis venu jeter un coup d'œil sur cette capitale que j'avais perdue de vue depuis bien longtemps : le boulevard, c'est une fenêtre ouverte sur Paris civilisé... et je me suis installé ici. Les maisons, les magasins, tout cela a reçu depuis tantôt vingt ans des modifications profondes, heureuses même, si vous voulez; mais d'après ce que j'ai cru entendre de votre conversation, les mœurs n'ont pas changé... Nous avons toujours des fils de famille dupés par des drôlesses; et ce détail n'aurait même pas attiré mon attention, s'il ne s'était rattaché à des noms qui réveillent en moi le souvenir des affections les plus profondes. La marquise de Morvilliers a été toujours l'objet pour moi d'une bien vive estime et d'une vieille amitié... Son fils est presque

pour moi un enfant d'adoption; et puisque vous paraissez être de ses amis, vous m'excuserez, je l'espère, si je me suis permis de venir vous demander quelques éclaircissements sur les tristes prévisions où son avenir et celui de sa respectable mère semblent compromis.

Les craintes de Fenestrange furent bientôt confirmées par tout ce que lui racontèrent les amis de Tristan; circonstances que le lecteur sait déjà.

Fenestrange avait fait apporter des cigares et fumait avec une désinvolture presque juvénile, tout en écoutant les détails qu'on se plaisait à donner à sa sollicitude.

— Savez-vous, messieurs, dit-il enfin, en accompagnant sa parole d'un long jet de fumée, que je ne suis nullement l'ami des préjugés! Il faut que les siècles marchent, et je ne suis pas de ces hommes qui s'imaginent qu'en s'obstinant à demeurer stationnaires, ils empêcheront le temps d'avancer : pour moi, quand l'époque va vite, je double le pas; mais enfin ces choses-là n'arrivaient pas au temps où l'on avait tracé une ligne de démarcation bien nette entre toutes les classes de la société. Au temps dont je parle, messieurs, on ne voyait pas des généraux et des pairs de France épouser des danseuses; nous nous ruinions une fois, deux fois pour les actrices et les filles d'Opéra, mais nous ne nous compromettions jamais! Diamants, cachemires, équipages, nous leur prodiguions tout du fond de notre hôtel, mais nous n'allions pas vivre en ménage avec elles dans leur entre-sol. Depuis cette mau-

dite révolution de Juillet, vous avez changé bien des choses; mais, messieurs, passez-moi l'expression, vous vous êtes encanaillés!

Pendant cette boutade aristocratique, qui lui parut principalement dirigée contre l'émancipation du corps de ballet de l'Opéra, Gédéon faisait la grimace et Godard riait sous cape. Quant au prince Ratanoff, il déclara adhérer complétement aux idées politiques que M. de Fenestrange avait émises sur la situation des affaires publiques.

C'est à ce moment que Tristan entra précipitamment, si préoccupé, qu'en se dirigeant vers la table qu'on lui avait indiquée, il n'aperçut pas Fenestrange.

Il n'y avait pas besoin de l'affection presque paternelle que portait Fenestrange à Tristan pour que le vieil ami de la famille de Morvilliers appréciât, dans la dégénérescence physique du dernier rejeton de cette noble famille, les agitations morales qui avaient troublé sa vie.

Ce n'était plus cet œil vif et fier où éclatait la liberté de la pensée : le regard de Tristan était devenu terne et distrait; quelque part que Tristan s'arrêtât, son œil semblait chercher toujours ailleurs je ne sais quel fantôme... C'était sa Florentine qu'il cherchait là où il ne la voyait pas; et quand elle se trouvait près de lui, il se perdait dans le dédale de ses soupçons... Son teint, à la fois pâli et échauffé, attestait l'épuisement d'une surexcitation perpétuelle ; son amaigrissement nuisait presque à l'élégance

native de sa taille svelte et bien prise; enfin, si sa tenue avait encore conservé de la distinction, on sentait à la négligence qu'elle trahissait que le soin y faisait défaut.

Tristan allait s'asseoir machinalement à table, bourru et morose, lorsqu'une main vigoureuse lui frappa sur l'épaule, et, en se retournant, il vit son vieil ami qui lui tendait les bras. Tristan s'y précipita avec une sensibilité expansive dont toutes ses souffrances, loin de l'avoir étouffée en lui, rendaient par intervalles l'explosion nécessaire.

— Tu n'as pas déjeuné, dit Fenestrange, et moi... je me suis tant préoccupé de toi, que je crois ne pas être plus avancé. Je recommencerai volontiers. Nous avons bien des choses à nous dire réciproquement depuis que nous ne nous sommes vus, et il y a, pardieu, bien deux ans de cela. Demandons un cabinet.

Là-dessus, Fenestrange salua les amis de Tristan, non sans leur avoir demandé pardon de leur enlever ainsi leur convive, sous la réserve expresse qu'il lui serait permis, un prochain jour, de leur rendre deux convives au lieu d'un seul, si l'on voulait bien lui permettre de remplir, dans cette circonstance nouvelle, le rôle d'amphitryon. Quelques instants après, il se trouvait seul avec le jeune comte dans un cabinet particulier dont les échos eurent à s'étonner peut-être de la sérieuse moralité de la conversation.

— J'apprends, mon pauvre ami, que tu es totalement

confisqué, dit Fenestrange. J'avais bien écrit à ta mère qu'il faut que jeunesse se passe..., mais c'est à la condition de faire, comme on dit, la part du feu, et non pas de laisser dévorer la maison tout entière. Que diable ! il est plus que temps de t'arracher à l'incendie, si l'on veut qu'il reste de toi quelque chose. Encore, si tout ce dommage-là était produit par quelque obus, quelque bombe ! cela en vaudrait la peine... mais se laisser mettre en flammes par une méchante allumette chimique... Allons donc ! fi ! fi ! te dis-je.

Tristan tressaillit vivement à cette allusion offensante pour Florentine; il n'avait pas besoin de ce coup-d'éperon pour s'élancer dans une voie qu'il était toujours si pressé de parcourir. Il était d'ailleurs, on le pense bien, depuis la veille au soir, en proie à un véritable redoublement de fièvre amoureuse, provoqué par la tactique savante avec laquelle la danseuse lui avait, en quittant son domicile, décoché, à la façon des Parthes de classique mémoire, sa dernière flèche et la plus sûre. On n'a pas encore trouvé de meilleur moyen de garder un amoureux que de lui donner son congé.

On sait avec quelle torrentueuse prolixité les gens bien épris développent le panégyrique du tendre objet de leur culte, à moins que ce ne soient les plaintes qu'il ont à formuler contre l'idole devenue, par aventure, cruelle ou perfide : alors les craintes, les espérances, les soupçons donnent lieu à une analyse aussi savante qu'interminable.

Piqué par cette tarentule, Tristan parla vingt-cinq minutes sans s'arrêter; Fenestrange l'écoutait flegmatiquement en s'administrant seulement, sous forme de lénitif, quelques rasades d'excellent vin de Sauterne.

— Mon cher ami, dit enfin le proscrit de 1832 lorsque la lassitude de Tristan lui céda la parole, je conçois les folies pour les femmes; ce sont les meilleures, mais à la condition de n'user jamais, comme on dit, la chandelle par les deux bouts. Il faut leur donner son cœur ou son argent, mais jamais les deux ensemble, sacrebleu! Quand elles sont vraiment honorables, elles ont droit à tous les égards, à tous les sacrifices! Feu madame de Fenestrange n'était ni noble, ni riche, tant s'en faut! mais quelle âme, mon cher! quelle fidélité à toute épreuve! Je l'ai aimée éperdument, si éperdument que je l'ai épousée contre le gré de toute ma famille... Et puis... et puis... le cœur parle... et l'on a beau dire, le cœur ne peut pas toujours parler à la même personne, cela deviendrait monotone, n'est-ce pas? Bref, sur certain chapitre, si nous avions eu à compter ensemble, je dois avouer que la vicomtesse aurait eu le droit de me faire rentrer dans des avances un peu trop multipliées : n'en parlons plus, et passons à la seconde catégorie. Quand les femmes sont aussi agréables que peu estimables, il faut largement reconnaître les distractions qu'elles nous donnent avec la monnaie qu'elles valent; mais ne donnons pas davantage, sans cela nous sommes volés... oui, volés, et tu l'es, j'en suis sûr, mon

pauvre Tristan...De l'argent? Eh! bon Dieu! à tout prendre, cela se retrouve avec du temps et des héritages... mais si l'on donne, par-dessus le marché, son repos, la joie et l'indépendance, la santé de la jeunesse, toutes choses qu'on n'a pas deux fois, alors il n'y a plus moyen de s'y retrouver... S'il s'agit de sentiment... parlons de sentiment. Mais s'il s'agit d'argent, parlons d'argent.

Tristan se tordait avec impatience sous la parole indifférente et railleuse de Fenestrange; le scepticisme du vicomte le désolait, et s'il eût eu affaire à tout autre, il se fût laissé aller à lui demander raison de ses appréciations à l'endroit de Florentine. Sous l'influence des illusions inséparables de toute grande passion, le malheureux en était venu à voir dans cette femme une sorte de Marion de Lorme régénérée par l'amour, et si coupable qu'elle lui fût apparue dans une circonstance fatale et toute récente, il s'était empressé de l'absoudre, considérant sa fâcheuse position de fortune comme l'unique cause du double larcin qu'elle avait commis.

Stimulé par la contradiction, l'amoureux jeune homme retrouva toute la prolixité première de son éloquence pour plaider la cause de sa passion; mais Fenestrange ne l'écoutait plus, il avait sonné et demandé tout ce qu'il fallait pour écrire un billet. Lorsque Tristan se fut arrêté, haletant, espérant qu'il aurait fait passer dans l'esprit de Fenestrange quelque chose de la conviction désespérée avec laquelle sa vie semblait s'être identifiée, le vicomte

se contenta d'échanger avec lui le dialogue suivant :

— Ta maîtresse est-elle encore chez elle ?

— Oui; quand je l'ai quittée, elle ne se disposait pas encore à sortir.

— Maintenant, son adresse?

Tristan fit un soubresaut au lieu de répondre.

— Tu ne comprends pas!... reprit Fenestrange, en lisant l'étonnement profond de Tristan dans toute son attitude... c'est dans les grandes occasions que les amis se retrouvent; voilà bien des années que je suis celui de ta famille... Or, ton péril est pressant; je ne puis mieux comparer ta situation qu'à celle d'un blessé qu'il faut emporter du champ de bataille et opérer au plus vite. Eh bien! je me charge de l'opération... elle sera douloureuse... mais la gangrène arriverait bien vite si l'on tardait.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, balbutia Tristan avec une vague inquiétude.

— Tu vas comprendre, reprit Fenestrange; mais laisse-moi d'abord achever ce billet.

Le vicomte écrivit à la hâte quelques lignes; puis se levant :

— Tu auras bien la patience, continua-t-il, de m'attendre ici un quart d'heure... pas davantage, et je te rejoins.

Tristan fit un signe d'acquiescement, et le vicomte sortit. Moins d'un quart d'heure après, il rentrait avec une

ponctualité toute militaire au café de Paris, tenant à la main un écrin.

— Voici, s'écria-t-il, l'instrument de l'opération; je l'ai choisi chez Janisset; il n'a rien d'effrayant, tu le vois... Que dis-tu de ce bijou?

En même temps, il entr'ouvrait, aux yeux de Tristan ébahi, un écrin dans lequel étincelait un bracelet orné de diamants de la plus belle eau et montés avec un goût exquis.

— Que voulez-vous faire de cela ? fit Tristan un peu impatienté.

— L'envoyer à ta belle, parbleu !

— Autant valait le laisser chez Janisset, repartit Tristan en haussant les épaules.

— Tu crois? fit Fenestrange avec un air goguenard... Oui... si cela était accompagné de quelque demande de rendez-vous à l'heure fixe... de quelques conditions brutales. Je sais bien qu'au fond il ne s'agit que d'un négoce quelconque, de commerce plus ou moins déguisé; mais encore faut-il sauver la forme, ne fût-ce que par égard pour soi-même. Vous êtes devenus tellement spéculateurs, vous autres, dans ce siècle de bourse et de comptoir, que vous avez conservé ces habitudes en amour; vous ne séduisez plus, vous achetez!... On n'éblouit plus les femmes, on les cote!... Cela donne moins de mal et exige moins de talents; je ne m'étonnerais pas un jour, avec le progrès, de voir ces dames figurer dans le bul-

letin de la bourse que publie chaque journal, à la suite des primes et des reports. Ce n'était pas ainsi que les choses se passaient sous la Restauration. Tiens, lis plutôt ce billet que je viens d'écrire tout à l'heure et donne-m'en ton avis.

En parlant ainsi, l'ex-officier de la garde royale tendit à Tristan, non sans quelque fatuité, un billet tracé d'une écriture très-fine et assez nette, mais dont le peu de consistance matérielle semblait, par une corélation intime, annoncer par avance toute la légèreté de celui qui l'avait formulé.

Voici quel était le contenu de ce billet :

« Celui qui ose vous écrire est un étranger qui vous a vue!... Il n'ajoute pas qu'il vous admire et ne pense plus qu'à vous, votre miroir avait dû finir la phrase. Prêt à s'éloigner de la France qu'il ne reverra jamais, l'imprudent ne craint pas de s'exposer à ne pouvoir plus l'oublier; quelques instants d'entrevue sont le danger qu'il redoute, et que, cependant, il ne peut s'empêcher d'implorer. Si vous avez pitié de lui, vous refuserez de le voir; mais on dit tant de mal de vous, qu'il espère... »

Suivait un nom étranger. (Fenestrange pensait, avec quelque raison, que son nom pouvait avoir été prononcé par Tristan devant Florentine.) Puis un post-scriptum ainsi conçu :

« Je ne parle pas de ce qui accompagne la lettre... Je n'ai pas la prétention de faire de cette misère un moyen

d'influence... Vous me pardonnerez ce détail vulgaire, dont vous aurez la charité de ne pas même me remercier.»

— Un détail de six mille francs, s'il te plaît, ajouta Fenestrange... Mais je suis venu à Paris pour y dépenser un peu d'argent... j'en place sur une expérience piquante et sur un service à rendre à des amis... Je ne peux pas en faire un meilleur emploi.

— Eh bien! je vous le dis, répliqua Tristan, avec l'emportement d'un homme qui lutte plutôt contre une crainte vague, qu'il n'exprime une conviction... votre lettre et votre écrin vous seront renvoyés avec dédain.

— De mon temps, à Paris, il ne fallait croire que la moitié de ce qu'on disait, répliqua flegmatiquement Fenestrange, en cachetant le billet qu'il remit avec l'écrin entre les mains d'un commissionnaire qu'il avait fait querir.

— N'y allez pas, c'est inutile, s'écria Tristan en étendant instinctivement le bras devant la porte.

— Si c'est inutile, il n'y a pas d'inconvénient, répliqua Fenestrange..... Doutes-tu de la belle, par hasard, mon garçon? Tu me le ferais croire en mettant obstacle à mon projet.

Tristan laissa tomber son bras; le commissionnaire sortit.

— Tu ne me parais pas convaincu que l'écrin me revienne, repartit Fenestrange avec un accent sardonique... qu'il se fût certainement épargné s'il eût pu soupçonner

toutes les tortures qui déchiraient le cœur de son jeune ami.

Au moment de cette décisive épreuve, Tristan, malgré lui, se sentait pris de doute... Après tant d'agitations douloureuses, de luttes et d'angoisses, il y avait pour lui quelque chose de plus douloureux encore..... c'était la pensée que quelque brutale certitude pouvait couper court à une situation pénible sans doute, mais encore remplie d'illusions, au delà de laquelle Tristan ne voyait rien de possible pour lui...

C'était un nouveau thème de récriminations amères et incessantes, de mépris impuissant, de haines réveillées sans cesse et sans cesse avortées, car l'infortuné jeune homme sentait instinctivement que son amour était de nature à survivre même à la ruine de toute confiance et à la plus patente des trahisons.

En proie à toutes ces appréhensions, le jeune comte reprit avec colère, et sans ajouter foi lui-même à ses paroles :

— Eh bien! moi, je vous répète qu'elle vous renverra votre cadeau; j'en fais le pari sur tout ce qu'il y a de plus sacré au monde!... Mais si, par impossible... elle me trompait... Oh! je la quitterais pour toujurs, en lui laissant au front les traces de ma cravache.

— C'est bien ce que je veux, reprit Fenestrange... à part la cravache, qui semble avoir, à notre époque, remplacé avec trop de désavantage le For-l'Evêque. Mais,

comme tu es ému, mon pauvre garçon! fit-il en prenant la main brûlante de Tristan... Tu l'aimes tant que cela?... Eh bien! sois tranquille... je ne veux pas déchirer davantage la plaie de ton cœur; je ne tente qu'une expérience et non une conquête; j'ai payé mes diamants, mais je ne veux pas en être payé.

Tristan tressaillit violemment, comme plus importuné encore de cette clémence dédaigneuse que de toutes les hypothèses impitoyables qui l'assaillaient. La mobilité surexcitée de ses sensations se communiquant, malgré lui, à tout son être, il se mit à décrire dans le cabinet étroit où cette scène se passait un cercle invariable et obstiné. Tantôt il s'approche de la fenêtre et soulève le rideau pour appeler du regard le retour du messager; tantôt il interroge la pendule, et s'étonne de voir l'aiguille marcher avec tant de lenteur et de régularité lorsque son cœur avance sur les événements avec une si fiévreuse rapidité.

Quant à Fenestrange, après avoir donné un moment de pitié aux épreuves de son jeune ami, il avait pris un cigare et fumait avec le sang-froid acquis d'un chirurgien qui attend le moment de lever un appareil laissé sur une blessure à la suite d'une grave opération.

Enfin, le pas du messager se fait entendre... Il frappe discrètement à la porte.

Tristan s'élance au-devant de lui, comme si un ressort mécanique faisait mouvoir ses membres endoloris,

tandis que son âme semble, au contraire, se rejeter en arrière et fuir sous la terrible révélation qui le menace.

Le commissionnaire porte un petit billet plié en triangle.

— Tu n'as que cela à me rapporter? dit Fenestrange. Que cela?

— Tu vois, mon garçon, dit Fenestrange à Tristan, que l'on garde l'écrin. Maintenant, lis toi-même la ré-réponse.

Tristan saisit le billet ; il lit avidement la suscription, espérant que l'écriture n'est point celle de sa belle maîtresse ; mais il n'y a point à se tromper sur ces caractères si connus, c'est bien l'écriture de Florentine !... Les pulsations de son cœur sont d'une force effrayante... Ses angoisses sont au comble !...

Il ouvre le billet, le parcourt rapidement, et une indicible expression de soulagement et de délivrance se peint sur son front.

— Lisez vous-même, dit-il à Fenestrange d'une voix qui a retrouvé tout son calme et toute son assurance.

Fenestrange prend le billet, et lit ce qui suit :

« Monsieur,

» Vous me demandez à me voir ; c'est une chance que vous avez facilement à l'Opéra, de sept heures à minuit; pardonnez-moi de ne pas vous en offrir d'autres. Je fais,

devant la rampe, une telle dépense de sourires, qu'il ne m'en reste plus pour mon usage particulier, et que je craindrais que vous n'emportassiez après cette entrevue une triste idée de l'amabilité des Françaises.

» Quant à l'écrin dont vous me parlez, permettez-moi de le trouver ravissant ; mais, d'après la courtoisie sans égale avec laquelle il est offert, je crois que je vous offenserais en vous le renvoyant. Il y a une loterie, au bénéfice des crèches, dont madame la marquise de Morvilliers est patronesse : je n'ai pas l'honneur de la connaître ; mais M. Tristan de Morvilliers, qui veut bien que je le compte au nombre de mes amis, se chargera de lui remettre, pour moi, cette parure. »

— Eh bien ! Fenestrange, qu'en dites-vous? reprit Tristan triomphant.

— Je dis que, décidément, c'est une maîtresse femme, répondit Fenestrange.

En parlant ainsi, il avait allumé un cigare et s'était mis à la croisée, ne pouvant se lasser de contempler le panorama vivant que présente le boulevard devant le café de Paris. Tristan, qui était venu le rejoindre, devint tout à coup fort rouge et fit un petit signe de la main à une jeune femme qui passait dans une calèche découverte fort élégante, et qui, de son côté, répondit par le plus engageant sourire.

— Sacrebleu ! s'écria le vicomte, voilà une bien jolie femme ! Est-ce que tu la connais?

— C'est elle! dit Tristan, c'est Florentine!...

— Ah! diable! reprit le vicomte, je te fais compliment, mon garçon, et je t'excuse maintenant, mais à une condition, c'est que tu me présenteras à elle.

VIII.

Pendant que le jeune comte de Morvilliers et son vieil ami le vicomte de Fenestrange sont attablés au café de Paris, transportons-nous rue de Varennes à l'hôtel de Morvilliers. La matinée était déjà fort avancée lorsque la marquise sonna pour qu'on vînt ouvrir les volets et ouvrir les rideaux de sa chambre à coucher. C'est que la pauvre mère avait, en proie à des transes mortelles, attendu son fils durant une partie de la nuit; au point du jour seulement, elle avait reçu un billet de Tristan, dans lequel celui-ci, après avoir remercié sa mère de la tendre sollicitude qu'elle lui avait témoignée, annonçait qu'il était sain et sauf, et qu'il viendrait offrir ses actions de grâces et solliciter en personne son pardon, aussitôt qu'il aurait pu vaquer à quelques affaires urgentes.

Dans le besoin qu'ont toutes les âmes souffrantes de se rattacher à quelque espérance, madame de Morvilliers avait saisi avec avidité celle qui lui était offerte ; aussi bien, crédule comme on l'est toujours en pareil cas, elle

se fiait aux paroles de Florentine, qui avait promis si solennellement de se séparer de Tristan et de le rendre à sa mère. Sans doute il fallait attribuer cette prolongation d'absence du comte aux tiraillements inévitables d'une séparation, aux derniers tressaillements d'une passion brisée.

Sous l'influence de semblables pensées, la marquise de Morvilliers put enfin goûter quelques heures d'un sommeil que, depuis longtemps, hélas! elle ne connaissait plus.

Aussi, lorsque, peu de temps après son réveil, on vint lui annoncer que son fils demandait à la voir, tous les ressentiments du passé, tous les griefs si justement accumulés dans le cœur de la mère, se fondirent sous l'impression de cette bonne nouvelle. Bien plus, la marquise en vint jusqu'à s'accuser elle-même de dureté, d'ingratitude, d'inintelligente colère, pour le temps où elle avait renoncé volontairement à le voir. A ce moment où il lui semblait acquis d'avance que Tristan venait sans doute chercher son pardon, c'était sa mère qui semblait toute prête à le lui demander.

Tremblante d'émotion, elle était dans les bras de son fils, et couvrait son front de ses baisers et de ses larmes, avant même qu'elle eût réfléchi et qu'elle fût convenue avec elle-même du parti qui pouvait à la fois concilier sa tendresse et sa dignité de mère.

Après un long silence, qui ne fut interrompu que par

le bruit de quelques sanglots, la marquise put enfin parler, et, d'une voix à peine intelligible, elle dit à son fils, en cherchant à reprendre un peu de sang-froid :

— Je ne vous demande pas, Tristan, quel motif vous conduit ici. Du moment que vous remettez le pied dans l'hôtel de vos pères, le repentir seul a pu vous y ramener.

Tristan ne répondit pas.

— Mon Dieu, dit la marquise en pâlissant, ne seriez-vous revenu ici que pour braver mon désespoir et ma juste indignation? Est-ce plus qu'une douleur, est-ce un affront que vous apportez aujourd'hui à ma tendresse?

— Non, ma mère, s'écria Tristan, en retrouvant toute la vivacité de sa parole pour protester contre des intentions si loin de sa pensée et de son cœur... non, ma mère!... les malheurs de ma conduite n'ont pu aller jusqu'à altérer un moment le dévouement et la tendresse que je vous porte... mais j'étais venu... pour vous faire part d'une idée... d'un projet...

— Une idée... un projet... quel peut-il être? Parlez... mon fils.

Tristan resta longtemps sans répondre; il pressentait quelle explosion terrible allait allumer la révélation qui l'amenait chez sa mère.

— C'est que, dit-il après un temps, avec un accent embarrassé, c'est que... je ne me porte pas bien.

— Quoi! malade! s'écria la marquise, et tu ne me

l'avais pas dit... et tu ne m'as pas appelée à ton chevet! Tu n'es pas venu ici te confier à mes soins! mais c'est le vol le plus cruel que ta tendresse m'ait fait encore!

— Oh! rassurez-vous, ma mère... j'ai seulement besoin de voyager, de changer d'air, et j'ai songé à...

— Eh bien?

— A un voyage en Italie...

— Que tu venais me proposer, s'écria la marquise qui s'était reprise à l'espoir avec l'empressement de toutes les âmes souffrantes... Eh bien! qu'est-ce qui peut t'embarrasser? Ah! je comprends ton hésitation, ton silence, reprit-elle un moment après avec impétuosité... Tu as tant fait de folies!... tes revenus sont mangés d'avance pour longtemps. Eh bien! est-ce que je ne suis pas là? est-ce que je ne trouverais pas des ressources, dussé-je aliéner tout mon bien, pour un voyage qui me rend mon fils, qui me fait mère une seconde fois!... Un voyage à deux!... avec toi, mon fils!... Mais ce n'est pas seulement la santé que tu reprendras; c'est la vie que tu me rends! Je m'éteignais lentement dans ce Paris où j'ai tant souffert et dont j'ai pris en horreur toutes les distractions, car elles se rattachent pour moi à des souvenirs si cruels!... mais partir ensemble.... visiter ce beau pays au bras de mon fils.... m'inspirer de son intelligence élevée... de son enthousiasme pour cette belle nature, pour les arts!... Et puis, avoir à moi, à moi seule, mon Tristan... six mois... un an... plus peut-être... ah!...

je le disais bien! mon fils, si je t'ai donné la vie, eh bien! aujourd'hui, c'est toi qui me la rends.

Dès que se fut calmée la première exaltation de ses espérances, la première fièvre d'illusion à laquelle la marquise s'était livrée avec un abandon d'autant plus volontaire qu'elle avait vécu plus longtemps sous la désolante réalité de son malheur, la confusion de Tristan n'échappa point à cette sollicitude maternelle, qu'il est si difficile de tromper longtemps.

— O mon Dieu! se dit-elle, comment n'ai-je pas compris que ce n'était point avec moi qu'il voulait partir!...

Retombant au plus profond de ses souffrances et de ses déceptions, elle reprit avec une sombre amertume :

— En effet, je ne me rappelais pas que cette femme s'était engagée à partir... Devais-je croire qu'elle s'exilerait seule !... Oh ! non ! elle voulait vous enlever à moi... achever de me briser le cœur !... Elle ne l'avait pas assez torturé ! c'est vrai ! cela vous gêne que votre mère soit malheureuse si près de vous... Ma douleur était pourtant assez silencieuse pour ne pas vous obliger à me fuir !...

Tristan ne répondit que par quelques paroles à peine intelligibles qui balbutiaient le regret et l'excuse, mais qui ne cherchaient même plus à déguiser quelles obligations fatales entraînaient son départ comme elles avaient pesé jusque-là sur sa vie.

— Partez !... je ne vous retiens plus ! fit la marquise avec indignation... Partez avec votre maîtresse... Mais,

du moins, avant de me délaisser à jamais, s'écria-t-elle en éloignant d'un geste violent Tristan qui se courbait pour porter sa main à ses lèvres, ayez la pudeur de ne pas chercher à toucher votre mère.

Le comte poussa un profond soupir et s'éloigna péniblement, vingt fois tenté, dans le court trajet qui le séparait de la porte, de se jeter aux genoux de sa mère et de lui faire serment de ne plus la quitter.

Il allait franchir le seuil du salon, lorsque son nom, prononcé d'une voix faible par la marquise, le rappela.

Il se retourna et vit sa mère, qui lui tendait les bras.

Il demeurait immobile, ne pouvant croire à tant d'indulgence et de tendresse; mais sa mère s'était levée et avait fait vers lui la moitié du chemin.

— Mon fils! mon fils! dit-elle en sanglotant... mais songes-tu que, si tu pars, tu ne reverras jamais ta mère!... Oui, crois-tu, continua-t-elle en réprimant du regard un geste d'incrédulité de Tristan, crois-tu que faible, souffrante, épuisée comme je le suis, je puisse résister longtemps à ton absence?... Non!... Ce sont les derniers embrassements, les dernières consolations de ta tendresse que tu me ravirais! Oh! je sais pourquoi tu pars! Tu pars parce je veux te séparer d'une femme qui nous coûte à tous deux notre repos, notre honneur!... Eh bien! lorsque tu te seras banni toi-même de ma présence pendant ce peu d'instants qui me restent à vivre, à quoi servira-t-il d'avoir tant lutté pour cette fortune, pour cet

honneur, qui deviennent si vides et si stériles à l'heure où l'âme, prête à partir, ne demande plus qu'un peu d'affection et de pitié? Et quand même j'aurais ainsi sauvé quelques débris de cette richesse si inutile; quand même j'aurais maintenu, dans ma colère inflexible, la dignité du nom des Morvilliers... cela me rendra-t-il mon fils!... Non... non... je cesse de combattre... Je me sens impuissante contre un malheur qui dépasse les dernières forces que le ciel me laisse... Reste, mon fils!... reste, je t'en supplie! que je te voie encore de temps à autre, seulement quelques instants, et je ne te demanderai pas ce que tu feras du reste... Veux-tu les derniers débris de ma fortune? Prends-les... Dois-tu déconsidérer encore le nom que nous portons, par une ostentation de faiblesse et de désordre... je n'ai pas la force de m'en informer... je n'ai plus le courage de le savoir!... Prends tout, te dis-je; prends notre argent, prends notre honneur... prends tout ce qui n'est pas toi! Tu peux tout dissiper, tout perdre, tout jeter au vent... mais je vais peut-être mourir bientôt... laisse-moi mon fils!...

La marquise, en achevant ces paroles, cent fois interrompues par une nouvelle explosion de larmes et de sanglots, était retombée épuisée sur son fauteuil.

Est-il besoin d'ajouter que Tristan s'était précipité à ses pieds?

FIN DU PREMIER VOLUME.